

LE REGARD CLAIR

Essai et treize paraboles

A la mémoire de ma mère

A Geneviève, ma femme.

« C'est une feuille, tout simplement. Une feuille, c'est bien. Tout est bien.

- *Tout ?*
- *Tout. L'homme est malheureux parce qu'il ne sait pas qu'il est heureux. Uniquement pour cela. Tout est là. Absolument tout. Celui qui le saura deviendra aussitôt heureux, à l'instant même. La belle-fille va mourir, l'enfant vivra, tout est bien. Je l'ai découvert brusquement.*
- *Et si l'on meurt de faim, si l'on fait du mal à une petite fille, si on la déshonore, est-ce bien aussi ?*
- *Oui. Et si quelqu'un fend le crâne à celui qui a déshonoré l'enfant, c'est bien. Et si on ne lui fend pas, c'est bien aussi. Tout est bien, tout. Et ceux-là sont heureux qui savent que tout est bien, tout. Et ceux là sont heureux qui savent que tout est bien. S'ils savaient qu'ils sont heureux, ils seraient heureux. Mais tant qu'ils ne savent pas qu'ils sont heureux, ils ne sont pas heureux. Voilà toute l'idée, l'idée toute entière, il n'y en a pas d'autre. »*

DOSTOIEVSKI *Les Démons*

AVANT-PROPOS

Mai 1968. Encore, oui !

Je m'y suis laissé prendre. Pas bien longtemps, certes. Quand Mai ne se prenait pas encore pour Octobre. J'ai été sensible à cette farce poétique, à une cour de la Sorbonne bariolée et médiévale, à un Odéon situé à mi-chemin entre Hyde-Park et la Djemaa-el-Fnâ. Mais les choses ont évolué comme l'on sait, tristement. A tel point que, comble de l'humour, l'on trouve maintenant des « anciens combattants » dans les couloirs des facultés. Ils disent : « J'étais sur les barricades de Gay-Lussac » comme d'autres avaient proclamé : « J'étais à Austerlitz » ou « Moi, Monsieur, j'ai fait le Chemin des Dames ».

Nombreux d'ailleurs furent ceux qu'abusèrent ces chaudes journées. Car s'il n'était pas nécessaire d'être fou pour se laisser aller à leur séduction, il fallait par contre être d'une grande sagesse pour n'y voir d'emblée que ce qu'elles furent en réalité : un carnaval insignifiant. Beaucoup on cru qu'il s'agissait là de quelque chose d'important. Que l'on relise les phrases que prononcèrent à l'époque des personnalités comme messieurs Pompidou, Malraux et Pisani, personnalités pourtant insoupçonnables de sympathie pour les idées d'un Alain Geismar. L'on a pu croire non en une révolution, mais en une crise. On a pensé que cette foire au vide traduisait une impasse, un point limite dans la course folle de notre civilisation. Lorsque des peintres en sont arrivés à exposer des toiles entièrement blanches il est permis d'espérer que c'est là un point extrême, que la plaisanterie ne va pas pouvoir aller plus loin et qu'une saine réaction va engendrer des artistes.

J'ai pensé qu'il s'agissait des soubresauts paroxystiques d'un monde agonisant et que l'on allait bientôt repartir sur de nouvelles bases, plus solides et plus vraies. En fait, je voulais surtout voir là les douleurs de la difficile mise au monde d'un nouveau monde qui nous aurait enfin offert autre chose que la grande absence des cadres vides et dérisoires que ce monde-ci accroche dans ses musées et sa vie quotidienne.

Nous roulons en ce moment à bord d'une voiture luxueuse, extrêmement rapide et d'un confort raffiné. Ce serait parfait si le ou les chauffeurs savaient où ils allaient. Mais on a l'impression que l'on roule plutôt pour faire de la vitesse, quitte à tourner en rond. En Mai beaucoup ont cru que l'on s'arrêtait pour consulter la carte. Et bien non ! les étudiants ne s'amusaient qu'à embêter le conducteur et à faire dangereusement zigzaguer la voiture, au risque d'un accident qui aurait pu être grave.

Un jour pourtant, à l'Odéon, j'ai pu entendre un étudiant réciter un de ses poèmes. Ce que je pus en saisir au travers de ce tumulte coloré, digne des plus pittoresques marchés arabes, me fut cause d'une profonde émotion.

« Tous marchent

Tous vont marcher jusqu'au bout

La tête haute et des soleils aux poings

Prenez garde

Qu'ils ne jettent ces astres

En vos tranquilles ténèbres

Volontaires.

Tous marchent

Votre vie n'est qu'un long sommeil

Sans rêve

La leur est un long rêve

Sans sommeil. »

Et de continuer en prose, s'adressant à la foule :

« Nous agissons pour votre bien. Nous vous choquons. C'est pour vous réveiller. Vous êtes des ha-bi-tu-és. Et c'est une très grave maladie que l'habitude de vivre, une maladie mortelle. C'est la maladie du sommeil de nos latitudes. Vivre, c'est le contraire d'une habitude. Il faut que toute vie soit une quotidienne, une perpétuelle bonne surprise.

Vos yeux sont fermés, vos yeux sont lassés. Regardez donc les plus hautes branches des arbres, qui ces temps-ci fleurissent. Vous marchez les yeux baissés, sans trop savoir où vous allez. Et vous ne voyez que la base des arbres, décorés seulement d'ordures et d'excréments. Vous vivez, non vous dormez au ras de vos trottoirs. Vous êtes des rampants. Rien n'est pire que d'habiter au rez-de-chaussée de l'existence. »

La litanie continuait, émouvante dans sa sincérité, son idéalisme et quelquefois, sa naïveté qui était peut-être celle même de tous les prophètes. J'ai entendu cette voix, la prenant pour celle de tous alors qu'elle n'était celle que d'un tout petit nombre. Les autres, avec une naïveté beaucoup plus coupable parce que feinte, prêchaient les nobles idéaux révolutionnaires d'un peuple qui condamne l'impérialisme américain après avoir habilement réussi à faire oublier au monde son odieuse guerre de conquête du Tibet ainsi que les massacres et le génocide qui ont suivi.

La première voix avait fait croire que nous vivions là l'heure de vérité du monde occidental, les autres cris, hélas, m'apprirent très tôt que nous étions en fait en plein mois du mensonge.

Alors pourquoi partir de cette époque qui, en fin de compte, ne m'apporta que désillusion et tristesse ? Pourquoi, parce que les lignes qui vont suivre y sont nées, sont nées de la double et impérissable leçon que me donnèrent ces jours dont j'ai tout espéré, et qui m'ont tant déçu.

Nous vivons une époque critique, je le sais depuis longtemps. J'ai appris là, grâce peut-être aux bribes du poème rapportées plus haut, que la cause de notre chute n'était en personne mais en chacun de nous. Et que le monde ne pourrissait que parce que nous ne savions pas le regarder. Que nous n'allions à la mort que parce que nous nous étions abandonnées au sommeil.

Tirant les conséquences de cela ainsi que de tant d'agitation pour rien, j'ai su, de manière, définitive, que le salut ne pourrait être qu'individuel, du moins dans son origine.

Ce qui va suivre ne fera, en un premier temps développer et en un second qu'illustrer, ces deux propositions.

I. ESSAI

A - MARCHE FUNEBRE POUR LES OBSEQUES D'UN MONDE

« Nous sommes à l'un des moments les plus bas de l'histoire de l'humanité.

Sans un signe d'espoir à l'horizon. »

Henry MILLER

A fort peu d'intervalle j'ai découvert deux livres qui envoyèrent à ma vie les deux plus formidables coups de poings qu'elle n'ait jamais reçue, deux livres que je tiens d'ailleurs pour les plus importants de notre siècle. Il s'agissait du « Meilleur des mondes » d'Aldous Huxley et de « La vingt-cinquième heure » de Virgil Ghéorghiu. Deux œuvres proches, si proches que, je l'appris plus tard, Gabriel Marcel dédia à Huxley sa préface au roman de Ghéorghiu.

Nul besoin de raconter ces deux livres, le premier dessinant l'aspect hideux d'une civilisation où l'Amour n'existe plus, le second donnant récit des minutes insoutenables de cette heure après la dernière où l'homme, pris individuellement, se trouve ravalé au rang de négligeable abstraction.

J'ai ouvert les yeux. J'ai vu que tout se préparait pour l'avènement maudit de cette heure, de ce monde.

Dans l'antiquité de nombreuses civilisations se sont éteintes sans pour autant que de leur chute ait résulté un écroulement planétaire. La Grèce succéda à l'Égypte, Rome à la Grèce, Byzance à Rome. De nos jours les choses sont un peu différentes. En effet, la civilisation occidentale se veut et est effectivement la première civilisation universelle. Elle s'étend de Los Angeles à Pékin et impose des bases au monde entier. De son propre aveu hors d'elle aucune autre civilisation n'existe. Lui appartenir ou être un sauvage est le seul choix qu'elle laisse. En conséquence sa santé se confond avec celle de la Terre. Son florissement serait celui du monde, sa fin celle du monde. Pour la première fois dans l'histoire la mort d'un monde revient à la mort du monde. Voilà pourquoi, sans doute, l'inquiétude est si grande.

« Il n'y a pas que le monde occidental, me dira-t-on. Que faites-vous du monde arabe, du monde indien, du monde chinois ? Que sont ces sornettes que vous venez de nous raconter ? » L'objection paraît importante et mérite une longue réponse.

Si nous cherchons la constante de base, le plus petit dénominateur commun de l'actuelle civilisation occidentale, nous nous apercevons que cette seule constante est le postulat matérialiste. Le postulat que tout bonheur est matériel et que tout bonheur n'est que

matériel. Voilà ce qui se clame partout, à New-York aussi bien qu'à Moscou. Et les deux bras de ce matérialisme exclusif ont pour nous profit et progrès technique. Voilà ce qui a été imposé au monde entier. L'ère du colonialisme a répandu ses missionnaires sur les chemins de la planète pour qu'ils aillent annoncer à tous cette nouvelle Bonne Nouvelle : « Possédez transistors et frigidaires et vous serez heureux. » Voilà pourquoi le berbère de Mauritanie ou l'indien du Vénézuéla, qui se contentaient auparavant d'une économie de subsistance, travaillent à présent à Tindouf et à Macaraïbo. Pour s'acheter un transistor. L'occident paye la main-d'œuvre qui lui fournit fer et pétrole avec de l'argent qu'il récupérera lorsque cette même main-d'œuvre lui achètera les merveilles qu'il produit.

Et puis il y a aussi l'effet « miroir aux alouettes ». Le colonialisme n'a pas toujours été nécessaire pour que l'occident répande ses « valeurs ». Certains pays, aux civilisations traditionnelles intègres, ont succombé à la tentation occidentale. Nous leurs apparaissions comme tellement supérieurs. L'exemple de la Turquie est flagrant mais il est loin, hélas, d'être unique. La civilisation ottomane était des plus brillantes lorsqu'Attaturk vit miroiter les clinquants de l'occident. Du jour au lendemain, il interdit le port des vêtements traditionnels, émancipa les femmes, prohiba l'écriture arabe et l'enseignement de l'histoire ottomane dans les écoles. Il remplaça le tout par des vêtements européens, des caractères d'imprimerie européens, un mode de vie européen, une histoire tronquée, calquée sur les « exploits » de l'occident. Il paracheva son œuvre pie en mettant hors la loi la mystique soufi, celle des derviches tourneurs, qu'il considérait comme un fanatisme superstitieux, indigne d'un grand pays moderne. La Turquie est maintenant un grand pays moderne où les habitants sont vêtus des loques des vêtements occidentaux, où ils sont, surtout les adultes, complètement illettrés, n'ayant plus le droit d'utiliser l'ancienne écriture, ne connaissant pas la nouvelle. Un grand pays moderne où ne subsistent plus les traditions, où la pratique religieuse est freinée. Un grand pays moderne qui n'a plus d'histoire, qui n'a plus d'esprit, qui n'a plus de culture propre. Un pays déraciné dont l'occident fait ce qu'il veut, un jouet entre ses mains. En ce moment même les Kurdes payent quotidiennement de leur vie, par leur résistance farouche et merveilleuse, le droit d'avoir une âme. La plupart des civilisations sont tombées dans ce piège mortel, reniant leur personnalité pour l'échanger contre des dollars. L'Inde même, pourtant forte de l'une des plus grandes pensées qui furent jamais sur Terre, semble elle aussi au bord du gouffre, fascinée par l'hypnose du serpent occidental.

Voilà. Certes il reste encore de par le monde quelques cultures originales, mais la base est uniformisée. Elle est celle du bonheur matériel. Et ce pauvre idéal de richesse grignote tout. La marge qu'il laisse aux particularités de chaque civilisation est mince et elle se réduit tous les jours. Tout s'efface pour laisser place aux buildings, aux usines, aux aéroports, aux entreprises commerciales. Le folklore est devenu le business du tourisme. Et les dieux maintenant ont noms Dollar, Mark, Yen, Franc, Livre.

Un monde ne peut vivre qui ne va que de la recherche du bonheur matériel à la possession de ce bonheur. Un tel monde ne peut que se dessécher. Cette démarche n'est pas une ligne, mais un cercle vicieux, pire, un tourbillon, un formidable maëlström qui nous précipite au centre de notre perte. Le rythme actuel du monde ne mène pas à l'infini, mais à la mort.

La loi de l'enrichissement entraîne la nécessité de créer des besoins, toujours, sans relâche, sans repos, sans scrupule, sans connaissance ni crainte des conséquences. L'on étudie des marchés et on les crée. Tout passe par là à présent, depuis les lessives aux enzymes jusqu'à l'art.

Certains assassins, par exemple, se basant sur le fait que le pouvoir d'achat de la jeunesse est extrêmement important, ont créé de toutes pièces des marchés absolument ignobles. Ils ont créé les modes du mauvais goût, de l'abrutissement, de la contestation facile. C'est ainsi que nous sommes assaillis par de tapageuses publicités pour tels ou tels horribles vêtements, de bruyantes et ridicules motos et surtout pour la Pop Music. Cette « musique » propre à abrutir, à rendre fou n'importe qui. Cette musique dont l'engouement entraîne très souvent l'attirance pour la drogue et la violence.

Mais elle se vend, et plus elle se vend et plus on la fait vendre, plus on en propose. Résultat : la destruction du dynamisme naturel de la jeunesse, d'une jeunesse qui n'est déjà que fort peu encline à envisager l'avenir et à mener le combat pour y rentrer. L'occident qui a « pollué l'espoir » de la jeunesse en lui proposant un avenir vide trouve même le moyen de tirer profit du désarroi qu'il a créé en vendant l'abrutissement nécessaire à l'oubli de ce désarroi. Bravo ! C'est habile !

Et l'on s'étonne que les jeunes deviennent fous alors qu'on leur a vendu cette folie !

Et l'on s'étonne que certains refusent de toutes leurs forces cette civilisation où les seuls mots d'ordre sont « produisez » et « consommez ». Où l'on plaque l'homme à terre en lui donnant l'horizontalité. L'horizontalité du bétail.

« Aujourd'hui, dans notre sublime et effrayante société technique où les hommes vivent uniquement leur dimension horizontale et ne regardent jamais en haut sous peine de mort - car la société ne permet pas aux hommes d'être autre chose que producteurs ou consommateurs - les artistes, ceux qui refusent la vie unidimensionnelle et exclusivement terrestre, qui refusent la vie mutilée de l'esprit et s'acharnent à considérer l'homme intégral, payent leur lutte par leur propre sang, par leur vie. Ils sont les martyrs des temps modernes. »

Malgré le terme « unidimensionnel » qui y figure, cette citation n'est pas extraite des œuvres de Marcuse mais de la préface qu'écrivit Virgile Gheorghiu pour le catalogue du peintre Philippe Lejeune, lors de son exposition de juin 1970. Et considérer le père Gheorghiu comme un gauchiste relèverait d'une excellente farce. A ce propos, je tiens à

dire tout de suite qu'il est très fâcheux d'assimiler toute critique de la société actuelle à une contestation gauchiste. On peut avoir son mot à dire sans pour autant le tirer du petit bréviaire rouge.

Nous sommes effectivement, je crois, condamnés à une « vie mutilée de l'esprit ». Car l'autre face de cette excroissance cancéreuse du matériel est effectivement une régression du spirituel.

« On ne peut pas servir deux maîtres à la fois. »

Il est bon de produire et de consommer. C'est une des lois naturelles qui régissent l'individu et le monde. Mais, tout excès étant de rejeter, il n'est pas bon de ne faire que cela, à l'exclusion du reste.

« Notre civilisation est la première à ne se vouloir que matérielle ». Cette constatation de Malraux ne me réjouit pas. Certes, je ne demande pas à la société de me livrer des valeurs spirituelles sur un plateau. Je sais fort bien que cela ne regarde que moi. Je lui demande simplement de ne pas supprimer une à une celles qui existent. Et c'est ce qu'elle fait. Nous assistons en ce moment à l'écrasement de toutes les valeurs spirituelles parce qu'elles font obstacle au prodigieux développement du matérialisme triomphant. Interrogez-vous sur le sort de certains artistes. Ceux qui voulant rester eux-mêmes, refusent de souscrire aux modes de la contestation, de la pornographie, de la facilité, du scandale gratuit. Et demandez-vous si leur art, fruit d'un travail quotidien, à l'audience qu'il mérite. Un de mes amis qui écrivait et chantait de splendides chansons poétiques s'est vu dire, par le directeur artistique d'une maison de disque qui venait de l'auditionner : « Nous ne pouvons pas vous enregistrer, cela ne se vendra pas. C'est trop bon. » Tout artiste authentique devrait à l'heure actuelle écrire cette réponse en gros caractère dans son atelier ou sa chambre, afin de calmer ses justes illusions.

Le seul critère actuel de tout art, de toute littérature, de toute création, n'est pas la qualité, mais la commercialité. Il ne s'agit plus de vendre ce qui est beau, mais de proposer ce qui se vend. Sans tenir compte d'aucune autre considération. Deux faits sont à juxtaposer, la conclusion s'imposera d'elle-même. Que l'on considère, d'une part, le nombre de poètes de talent qui se voient refuser des manuscrits tous les jours parce que la poésie ne se vend pas et, d'autre part, la masse énorme de torchons pornographiques absolument dénués des plus petites qualités littéraires que de l'offre et de la demande. Toutes les autres notions, à commencer par celles de beauté et de qualité sont révolues, préhistoriques, définitivement caduques.

Même chose en ce qui concerne la recherche. Consacrez-vous à l'amélioration des armes thermonucléaires, à l'invention d'un nouveau modèle de moteur ou au perfectionnement des lotions capillaires et vous verrez affluer autour de vos capitaux, subventions, prêts, etc. Mais malheur à ceux qui, par vocation, voudront consacrer de longues recherches sur des sujets de rentabilité nulle ou non immédiatement apparente. Nulle aide pour

ceux-ci. Ils sont condamnés à « la vache enragée », à l'isolement, à la moquerie très souvent. C'est la raison pour laquelle, contrairement aux idées que l'on propage, il n'y a pas en ce moment de progrès de la science, mais seulement de la technique. C'est-à-dire, que, pour la première fois dans l'histoire du monde, ce n'est plus le progrès des connaissances qui entraîne celui des techniques mais l'inverse. Le renversement est total : la science n'est plus un but, mais un sous-produit.

Cela va même plus loin. L'on ne se contente pas d'ignorer délibérément certaines valeurs, on les détruit. C'est plus radical, et ainsi elles ne risquent plus de ressurgir un jour. Déjà cette société, par la voix de ceux-mêmes qui sont censés la critiquer, démolit les notions de connaissance, de culture, de chef-d'œuvre. De tous les côtés l'on sape l'esprit. Et les gauchistes contestataires sont parties intégrantes de ce monde qui croule. Ils ne font que catalyser la catastrophe. Les seuls qui critiquent vraiment, les seuls vrais contestataires sont ceux qui, malgré tout, contre tout, continuent, dans le silence, l'obscurité, l'hostilité ironique, à produire des œuvres, voire des chefs-d'œuvre de l'esprit. Ce sont ceux qui font, par leur travail quotidien, que l'esprit subsiste par endroit en ces temps qui lui vouent une haine mortelle. Ceux-ci cachent l'esprit, l'abritent, l'hébergent, le recueillent et l'entretiennent. Et tant qu'un seul peindra de beaux tableaux, tant qu'un seul usera son cerveau à déchiffrer l'écriture de peuples disparus, tant qu'un seul priera rien ne sera perdu.

Nous sommes dans les temps où l'esprit va devoir rentrer dans la clandestinité.

Et c'est pourquoi, je ne crois pas une seconde à l'euphorie des prophètes de la « civilisation des loisirs ». Non, une civilisation des loisirs ne nous laissera pas plus de temps pour meubler notre esprit, notre culture, notre créativité. Il y aura longtemps que ces mots auront été rayés du vocabulaire. Certes, nous aurons du temps libre, mais pour l'occuper cette société nous proposera mille occupations frivoles et futiles. L'exemple de pays comme les Etats-Unis ou la Scandinavie, pays déjà très proches d'une telle civilisation, nous montre ce qu'il en sera exactement. Pour meubler nos loisirs nous aurons les « centres d'assouvissements des désirs physiques », nous aurons les histrions grotesques de la télévision, nous aurons des machines à nous défouler telles que les actuels flippers. Mais nous n'aurons pas de conférences télévisées sur les sources de Dostoïevski ou sur l'iconographie des primitifs flamands. Que l'on ne nous fasse pas croire cela, c'est un mensonge.

La nécessité du profit matériel a donc condamné à mort toute valeur spirituelle, toute valeur basée sur autre chose que sur des monnaies qui, on le sait, peuvent flotter, voire s'effondrer. La rage gagne tous les terrains y compris celui, sacré entre tous, de la religion. Dernièrement, des individus qui se prétendent chrétiens ont hésité, pendant la journée de leur congrès à Rouen, entre « une théologie de la révolution et une mise à

mort de la théologie » (sic). Mais comment s'en étonner alors que partout les messes s'efforcent de paraître de moins en moins comme l'accomplissement solennel d'un sacrement et de plus en plus comme une simple réunion de quartier, voire même de cellule politique. Deux jours après la récente entrée des barbares à l'O.N.U., le prêtre de ma paroisse invitait une petite fille de huit ans à lire au micro la « prière » suivante : « Prions pour les chinois et pour que leur entrée dans la grande organisation internationale contribue à la paix et au progrès de l'humanité. »

Que va penser de la religion cette petite fille ? Aura-t-elle un jour le sens du sacré ? Comment s'en étonner aussi alors que les prêtres font tout pour paraître de moins en moins tels, s'habillant comme n'importe quel employé de banque, tapant du pied pour obtenir à tout prix le droit de se marier, d'avoir des scènes de ménage et de divorcer comme tout le monde.

Le sacré éloigne du monde. Il faut l'anéantir. Le raisonnement est simple. Et des sommités scientifiques viendront nous expliquer que renoncer au monde, à ces attraits, à ses pompes et à ses œuvres, pour aller se cloîtrer dans une cellule avec une Bible est une attitude pathologique qui relève de la psychanalyse. Car l'on fait bien les choses. On ne se contente pas de concurrencer l'esprit, ni même de le détruire, non. L'on va beaucoup plus loin. Le plan est de démontrer que l'esprit n'existe pas, qu'il n'est que le fruit de l'invention des spiritualistes et autres névrosés. Le complot est parfait. La dernière réforme de l'enseignement de la philosophie, signée de la philosophie, signée par Edgar Faure, prévoit le retrait des programmes de terminale les sujets suivants : la contemplation esthétique - la vertu - la famille - Dieu. Ceci en attendant l'abolition pure et simple de la philosophie, en terminale d'abord, puis dans les facultés. Elle sera remplacée par des matières infiniment plus « positives », des « sciences » humaines (!?) comme la psychologie, la sociologie et l'épistémologie. D'ores et déjà la seule philosophie payante à l'heure actuelle, la seule encore admise, est celle qui enseigne non seulement que Dieu est mort mais que « l'Homme est mort » (Michel Foucault). Mieux, que ces deux entités n'ont jamais existé ailleurs que dans quelques « idéologies bourgeoises ».

« Vous voyez bien, nous disent les sectaires de Marx et de Freud, tout ce que vous pensiez avoir le plus haut, le plus noble en vous, n'est que le produit d'infrastructures sordides, économiques et psychologiques. Si vous rentrez au couvent, ce n'est pas parce que vous croyez que le Christ est ressuscité, non. Vous subliment ainsi de fortes pulsions libidineuses qui vous poussaient à des actes que la morale intéressée d'une société répressive interdit. »

« Monsieur Michel-Ange, Monsieur Léonard de Vinci, vous n'êtes pas des génies, vous n'avez peint des chefs-d'œuvre que parce que vous aimiez trop votre maman, en aucune façon parce que vous étiez habités par une prétendue grâce de l'inspiration. »

Et voilà ! Il suffisait d'y penser. Vous n'êtes pas des hommes, vous êtes du bétail. On vous le disait. Alors en bon bétail, achetez de l'herbe et broutez. A quatre heures on viendra vous traire. C'est ainsi que l'Homme su qu'il n'avait plus rien de transcendant et que son esprit n'avait été qu'une illusion.

« Voyons, vous n'allez pas renoncer à tout pour gagner l'éternité. Jetez Pascal et achetez Marx, ou des actions Péchiney. Cela vaudra mieux. L'éternité, il n'y en a pas. C'est prouvé. Scientifiquement. L'âme est une chimère. Consacrez vous plutôt à faire la révolution - ou à spéculer - dès aujourd'hui pour être heureux demain. Demain, ça c'est positif. Mais le reste c'est du rêve, mon pauvre ami, c'est du rêve. Laissez ça aux idéalistes. »

Et voilà comment, vers les années 2000, les mots : art, création, génie, esprit, vertu, absolu, sacré, religion, âme, éternité, Dieu, prière, renoncement, ascèse, furent supprimés dans les éditions du petit Larousse, comme n'ayant plus aucun sens. Le gros (celui en vingt volumes) les conserva, encore, suivis de la mention « archaïsme ».

Comme nous avons commencé à le voir, cette dégradation, se poursuit par une grave, une très inquiétante régression morale. La vertu est une notion spirituelle qu'il s'agit, elle aussi, d'éliminer. Le premier commandement est « Produisez et consommez », le second « Ne pensez pas, ne créer pas, ne priez pas. Abrutissez-vous ». Le troisième tien en un mot : « Jouissez ».

Ce qui concerne la prière et la création, la pensée et la sagesse, n'est pas à vendre. Loin d'être rentables ces activités, au contraire, nuisent à la consommation. Par contre que ne nous propose-t-on pas pour notre jouissance et notre plaisir. Gadgets ridicules, boîtes de nuit, sexodromes, films pornographiques, accessoires sadomasochistes, etc. Le marché est florissant. Et je n'y compte pas la drogue, marché illégal. Bien que de nombreux laboratoires d'Outre-Atlantique travaillent depuis quelques temps à créer une drogue sans conséquences psycho-physiologiques graves, afin d'en inonder le marché, afin de s'enrichir sur l'abêtissement de la population.

Jouissez sans crainte des conséquences, mes chers amis. Si, par malheur, vous faites des enfants à vos femmes d'une nuit ou d'une heure, n'ayez aucune inquiétude. Messieurs les députés sont entrain de vous mijoter une petite loi permettant l'assassinat de tout individu âgé de moins de neuf mois (à partir de la conception), ceci à certaines conditions. Mais les conditions ne tarderont pas à disparaître lorsque le premier pas aura été fait. L'exemple de l'Amérique le montre bien, où maintenant les médecins en sont sérieusement à envisager de tuer un enfant après sa naissance. Soyons sérieux. Les U.S.A., l'Angleterre, la Suède, le Danemark, etc. s'offrent de quotidiens massacres des innocents et il faudrait que nous soyons béats, que nous bénissions ce monde. Il y a des choses plus importantes à faire aujourd'hui que de prêcher la politique de l'autruche. Car la mesure est comble si ce monde refuse même la valeur de la vie. Que l'on m'exécute,

mais un homme qui tue des petits enfants est condamné à mort. Une société qui tue des petits enfants est, elle aussi, condamnée à mort.

Ce n'est pas là du pessimisme, car le pessimiste considère l'avenir. Je me contente de regarder le présent. D'autre part, je ne me lamente pas sur une société libérale ; j'en souhaiterais une. Je dénonce une société composée de libertins de droite ou de libertaires de gauche.

Le mot d'ordre « Jouissez » a, lui aussi, sa traîne de conséquences désastreuses. Les deux plus importantes sont l'absence de tout sentiment, de tout Amour et la croissance de l'égoïsme élevé à la hauteur d'une éthique.

De plus en plus l'Amour est présenté comme une ridicule valeur bourgeoise destinée à disparaître. Au cri de « Nous voulons jouir », des jeunes guenons qui manifestaient en faveur de la libération de la femme ainsi que de l'avortement « libre et gratuit » ont, le samedi 20 novembre 1971, gravement troublé une cérémonie de mariage, insultant les jeunes fiancés qui allaient s'unir religieusement. Leur laissant de ce jour qui aurait dû être le plus beau que le souvenir médiocre d'une joie troublée par une mascarade de folles lubriques. Comment s'étonner aussi de cela lorsque l'État paye de jeunes irresponsables de vingt-cinq ans qui se prétendent professeurs de philosophie pour qu'ils aillent enseigner dans les lycées que le mariage est une forme légale de la prostitution. Selon la brillante analyse de Jean Guilton, l'humanisation avait transformé la sexualité en Amour. La déshumanisation marxiste-freudienne retransforme en ce moment l'Amour en sensualité bestiale. Mais que peut-on y faire si le gouvernement lui-même décide de faire figurer Wilhelm Reich et sa « Fonction de l'orgasme » au programme de la classe de philosophie ?

Et enfin l'égoïsme. Seul ne compte plus que notre propre intérêt matériel. Des peuples entiers peuvent mourir de faim, ou sous d'effroyables guerres, ou victimes de catastrophes, nous ne bougeons pas le petit doigt. Le seul tort du Tibet lorsqu'il s'est fait massacrer par les Huns de Mao est sans doute d'avoir été une des plus pauvres nations du monde. Il y aurait eu le moindre puits de pétrole, la plus petite mine d'uranium, le plus léger intérêt américain, la face des choses eût été sans doute bien changée. Mais les seuls moulins qui tournaient dans ce pays étaient les moulins à prière, la seule énergie était l'énergie spirituelle des moines. Aussi l'occident détourna-t-il pudiquement la tête tandis que l'on égorgeait ces moines. Et l'occident ne s'en souvient toujours pas. La même chose s'est passée avec le Biafra. La même chose se passe au moment où j'écris avec le problème du Bengale. Sous un pseudonyme le maire de Crosne et directeur de deux journaux locaux concernant la région sud de Paris, « La Gazette de l'Ile-de-France » et « 91 Essonne » écrivait dans ces deux journaux datés du mardi 30 novembre 1971 à propos du Bengale : « en tout cas, aux uns et aux autres, Yahya Kha leur vendre des armes le plus cher possible et pour le reste Yahya Kha s'en foutre ». La semaine d'après ce même personnage écrivait dans le numéro suivant : « Entre états seule compte la force et seul l'égoïsme sacré peut inspirer une politique. » Voilà,

l'égoïsme est sacré. Et si nul n'a jamais écrit de telles choses avec un aussi révoltant cynisme, l'on peut quand même craindre que de telles pensées soient tacitement partagées par beaucoup.

La société donne l'exemple de la jouissance égoïste, de l'absence de sentimentalité, voire même de l'assassinat. Il ne faut pas alors être surpris de l'effrayante progression de la criminalité, et particulièrement de la délinquance juvénile. C'est très normal. Et nous n'en sommes qu'au début. L'on a que ce que l'on a voulu. L'on crée à tous les jeunes des besoins que très peu ont les moyens de satisfaire. D'autre part l'on n'arrête pas d'exciter ces jeunes, de leur crier au cinéma, à la télévision, dans les revues, que la loi est celle du plus fort, du plus perfide, du plus riche. Ils ne font que prouver qu'ils ont bien compris, ces jeunes qui souvent ont été victime du mot d'ordre "Jouissez" qu'ont trop écouté leurs parents. Les prisons sont remplies d'enfants de divorcés. Et à part ça une très haute femme de France, une femme qui ne peut pas ignorer que ses paroles auront de l'influence, déclarait il y a quelques semaines dans PARIS Match que l'on pouvait fort bien réussir son divorce et qu'il s'agissait simplement « de bien faire comprendre aux enfants que cela ne les concernait pas ». Bien faire comprendre aux victimes que leur assassinat ne les concerne pas, vous avez retenu, messieurs les criminels !

Je vais terminer là mon réquisitoire. J'ai négligé bien des choses. Je le sais. Il y a la matière à un livre entier. Mais je ne veux en faire que la toute première partie d'un livre consacré au bonheur.

Objectivement le bilan n'est pas beau, c'est le moins que l'on puisse dire. Bien sûr, l'on pourra me donner mille exemples prouvant que tout n'est pas aussi noir. Il est vrai qu'il reste encore de nombreux points de satisfactions. Heureusement tout ne disparaît pas d'un coup et demeurent encore de nombreuses séquelles du temps où l'occident était encore une civilisation. Mais ce qui définit l'époque actuelle est objectivement, qu'on le veuille ou non, une courbe descendante. Malgré quelques sursauts.

Un de ces sursauts, qui m'a rempli d'espoir, fut la conquête de l'espace. Incontestablement nous vivions là quelque chose de grand. Et le 21 juillet 1969, à 3 heures cinquante six minutes et vingt secondes, lorsque, pour la première fois dans l'histoire du monde, un homme, Neil Armstrong, mis le pied sur une autre terre que la Terre natale, cette nuit là, à cette minute chacun de ceux qui vécurent cet événement par le truchement des ondes se sentit communier à toute l'aventure humaine, depuis le silex jusqu'à ce premier pas. A l'aube qui suivit cette nuit, qui croisait un homme dans la rue savait qui croisait un frère. Des gens s'embrassaient. Chacun sentait dans son âme que tous les regard de tous les hommes du monde, à l'exception des chinois comme d'habitude, étaient fixés sur ce point du ciel où deux hommes marchaient de la démarche légère des anges.

A ce jour j'ai cru que l'humanité avait enfin retrouvé un point de cohésion, de cristallisation, son horizon vers lequel marcher avec assurance. J'étais naïf.

L'absence d'image due à l'accident de la caméra d'Apollo XII provoqué un désintérêt subit pour l'aventure. (De toute façon, il y avait à Houston deux fois moins de journalistes que la fois précédente). Apollo XIII ne dut son succès qu'au suspens effroyable qui suivit l'explosion du module de service. A Apollo XIV l'aventure était déjà devenue une routine, une banalité. J'ai voulu suivre en couleur l'opération Apollo XV. N'ayant pas de téléviseur couleur j'ai téléphoné à l'O.R.T.F. pour savoir s'ils avaient prévu quelques postes dans le hall du quai Kennedy, à l'intention de ceux qu'intéressait cette expérience. La jeune fille de l'O.R.T.F. tomba... De la lune et me conseilla d'aller au bar de l'hôtel Hilton, l'entreprise nationale n'ayant rien prévu. Cette brave standardiste dut se demander quel était cet homme assez fou pour s'intéresser encore à des choses aussi dépassées. Lors de cette dernière expédition lunaire, l'O.R.T.F. coupa d'ailleurs souvent des images en direct de la lune pour diffuser tel match de football ou telle dernière chanson à la mode. Evidemment le public téléphonait pour se plaindre de la longueur et de la monotonie des séquences lunaires, qui avaient aussi l'impardonnable tort d'amputer leurs programmes favoris. Que demande le peuple ? « Panem et circenses ! ».

J'ai mesuré encore plus ma naïveté lorsque j'appris que les américains avaient réduit le programme Apollo de près de la moitié de son déroulement prévu, les autorités n'ayant pas jugé cette opération assez rentable !

Une question se pose : Combien de temps l'humanité va-t-elle pouvoir continuer à vivoter, si on lui supprime une à une, systématiquement, ses raisons de vivre ?

« Persuader les hommes qu'ils sont malheureux est une tâche infâme. C'est une tâche sacrée que de répéter à l'homme qu'il est heureux et qu'il ne s'agit pour lui que de s'en rendre compte »

Louis PAUWELS

Une réflexion courte mais approfondie suffit pour apercevoir les causes de la situation critique qui est celle du monde occidental aujourd'hui. Car s'arrêter purement et simplement au matérialisme pour expliquer la raréfaction de l'esprit et, par suite, celle de l'homme ne peut que constituer une première approche encore grossière. En fait, nous ne nous éloignons de l'esprit que parce que nous nous éloignons de la vie. Or, le vrai matérialiste ne s'éloigne pas de la vie, au contraire il s'attache à y coller au plus près. Mais ce n'est pas du tout ce que nous faisons. Nous vivons un faux matérialisme, un matérialisme projectif ou prospectif. Etre matérialiste, pour un homme contemporain, ne revient pas à jouir du monde, ce qui en soit ne serait pas mauvais, mais à se casser la tête, à s'abrutir, à s'endormir aujourd'hui pour jouir du monde de demain, pour être heureux demain. Un demain éternellement repoussé. Toute la vie du monde revient à se procurer des billets de banque, c'est-à-dire un pouvoir d'achat, une potentialité de bonheur. Pour employer un langage aristotélicien nous sommes « en puissance » de bonheur et nous ne passons jamais à l'acte. Nous ne vivons jamais notre bonheur faute de temps, faute de faire une halte dans notre course aux potentialités qui ne s'actualiseront jamais. Ceci n'est pas être matérialiste, c'est adorer des idoles creuses, des symboles qui ne renvoient qu'au vide. Nous vivons dans un monde de signes et nous prenons les signes pour la réalité, les mots pour les choses, le terme soleil pour de la lumière. Ceci nous enferme dans une carcasse d'abstractions absolument incompatibles avec la vie. Le capitalisme qui dit « enrichissez vous et vous serez heureux demain » et le marxisme qui enseigne « faites la révolution et vous serez heureux demain » font tous deux la monumentale erreur de remettre à un hypothétique lendemain ce qui peut et doit être fait le jour même.

C'est ainsi que se promettent sans cesse de roses futurs. Tous passent à côté des merveilles du présent sans y jeter le moindre regard. C'est ainsi que la course vers un bonheur éloigne du bonheur. Le célèbre gastronome Brillat-Savarin prescrivait de « honnir à jamais ces mangeurs stupides qui avalent avec une indifférence coupable les morceaux les plus distingués ou qui aspirent avec une distraction sacrilège un nectar odorant et limpide ». Nos matérialistes modernes sont ces mangeurs stupides. Ils

avalent sans consciences les mets les plus délicieux car leur pensée est occupée par la perspective du bon repas qu'ils feront demain.

Jamais, à aucune époque le présent des hommes n'a été à un tel point tourné vers l'avenir. Demain nous obsède à un tel point que l'on veut le construire aujourd'hui. L'on veut mettre l'avenir dans le présent. Et ceci au mépris total du présent. Un des symptômes les plus évidents de ce déséquilibre se révèle à l'écoute des créateurs contemporains. Tous ont la hantise de ne pas être assez d'avant-garde. Urbanistes, architectes, artistes, industriels, designers, etc., tous ne parlent que de construire la ville de l'an 2000, la maison de l'avenir, la voiture de demain. Que l'on considère les actuelles réalisations architecturales, par exemple, et l'on se rendra compte de l'incroyable parti pris qui existe de faire de l'an 2000. Millénarisme inverse. L'an mil exerçait la terreur sur les esprits, l'an 2000 fascine, crée une louche attraction. L'avenir est le présent des hommes actuels, le présent est déjà leur passé, quant au passé chacun sait à quel point il est méprisé, laissé à la seule folie poussièreuse de quelques conservateurs de musée. La dernière science à la mode est la futurologie. Son principe d'incertitude à elle est l'ignorance qu'elle a de l'époque où les réalisations qu'elle a annoncées vont apparaître. Car il se produit le paradoxe suivant, paradoxe qui ne manque pas d'humour. Une firme industrielle lui commande une recherche prospective sur les réalisations de sa propre branche. La futurologie fait son étude et annonce à la dite firme telle réalisation pour un demi siècle par exemple. Munie de ce renseignement la firme travaille d'arrache-pied au projet et la réalise bien avant la date prévue. L'on a anticipé sur l'avenir. La règle einsteinienne se vérifie là aussi qui dit que le temps se raccourcit en fonction de l'accélération.

Mais ce qu'il reste de tout cela et ce qui nous importe, c'est que nous vivons sans présent. Et sans avenir non plus d'ailleurs car il est bien connu que prédire l'avenir revient automatiquement à l'assassiner. Ce qui a pour effet de nous satelliser hors du temps, hors de l'existence, hors du réel, hors de la vie.

Il me faut revenir sur ce que je viens de dire à propos de l'assassinat de l'avenir. Toute connaissance de l'avenir l'anéantit. Car l'avenir n'a de valeur, humainement parlant, que dans et par la joie qu'il nous donne à l'affronter en tant qu'inconnu. La vie toute entière doit être cette disponibilité, cette « confiance en l'inconnu » dont parlait Goethe et qui est un des éléments fondamentaux de la joie de vivre. Là, entre autres, est l'origine du sacré. Les Incas adoraient le soleil car ils craignaient à chaque crépuscule que celui-ci ne soit suivi d'une aube. C'est dans la radicale incertitude de notre avenir que se trouve la plus profonde, mais aussi la moins consciente des sources de notre enthousiasme de vivre. Ces devins, ces futurologues, ces empêcheurs de vivre nous retirant notre avenir, nous retirent de ce fait même la force de notre présent, la folle joie de notre présent, la permanence du miracle.

Mais il n'y a rien à faire, la prospective et l'assurance sont les deux piliers du matérialisme contemporain. Nous ne voulons plus de l'inconnu. Nous n'acceptons plus que

les joies que nous avons prévues, calculées. Nous ne savons plus accueillir. L'imprévu, même heureux nous est insulte. Nous considérons notre existence comme un objet de notre fabrication. Nous manquons de confiance. Nous nous assurons, nous nous bardons de l'acier froid des chiffres, des statistiques, des prévisions. Nous refusons les chemins à surprise d'une vie abordée dans la nudité, dans la vulnérabilité. Ce que nous voulons, ce sont des rails avec des virages et des aiguillages bien prévus. Et si, par malheur, le trajet réserve une surprise, nous crions au scandale, nous cherchons le responsable, nous tempêtons pour être remboursés. Notre folie a atteint un tel point que nous en sommes à présent à chercher, en de longues et ridicules enquêtes, des responsables aux catastrophes naturelles. Insensés que nous sommes, nous n'allons pas tarder à citer les nuages et les vents devant nos tribunaux. Nous cherchons déjà à prévoir scientifiquement la moindre averse, voire même à l'empêcher. Pensez donc, ça nous mouille et ça risque de nous réveiller. Quel drame ! Nous assurons nos vacances contre la pluie. « J'étais parti sur la Côte d'Azur. On m'avait promis le soleil et un bon bronzage... et il a plu. Quelle escroquerie ! Remboursez ! Remboursez ! ». Les petits enfants font leur gros caprice. Tout leur est dû. Ils sont les maîtres absolus de l'univers. Mais la Côte d'Azur est peut être belle sous la pluie. Ca ils n'ont pas cherché à le savoir. Ils sont passés à côté d'un certain plaisir parce que ce n'était pas celui-là qui était prévu.

Ce qui est vrai à l'échelle d'une civilisation l'est aussi à celle des individus qui la composent. Et cette accélération délirante, cette existence sans présent ni avenir, cette existence hors du temps, hors du monde, hors de la vie est celle de chacun d'entre nous aussi bien que celle de la société. Je ne peux plus rencontrer un de mes amis et lui demander comment il va sans s'entendre répondre « Ah la la, mon pauvre ami, je mène une vraie vie de fou. Mais excuse-moi, je file, je suis pressé, j'ai un rendez-vous important. » Mais quelle que soit l'importance du rendez-vous en question vaut-elle la peine que l'on manque au rendez-vous fabuleux qu'à chaque instant la vie nous propose avec elle-même ?

La plus grave conséquence de cette course folle vers l'avenir proche ou lointain est l'abrutissement, le sommeil, l'habitude de vire. Nous sommes des somnambules. Des pantins mécaniques au mécanisme qui s'emballe. « Meunier, tu dors. Ton moulin va trop vite ». Considérées sous un certain angle les paroles de cette chanson résument admirablement la situation actuelle. Nous dormons parce que nous vivons trop vite pour prendre conscience de notre existence.

C'est un regard indifférent au monde, un regard seulement tourné vers je ne sais pas trop quel lendemain qui chanterait des alléluias sur l'air de l'Internationale, un regard embué et terne qui est cause de la déchéance du monde. A tout niveau, de toutes les pollutions, qu'elles soient physiques, intellectuelles, morales ou spirituelles. Nous oublions le monde. Nous oublions de vivre. Nous vivons inconsciemment. A toute vitesse, comme happés par le grand vide du futur. Et le rythme s'accélère. Nous allons à présent

à une telle vitesse que nous ne pouvons plus regarder le paysage. Si encore nous savions où nous allons, cela justifierait peut-être un peu cette course folle. Mais nous n'avons pas de but, juste quelques mirages. Et sans cesse les mirages s'estompent à notre approche. Qu'importe ? En plus mirifique encore se profile dans le lointain et notre folie nous y précipite comme si nous ne savions pas qu'il allait disparaître lui aussi. Et nous laissons de part et d'autre sur cette route infinie et absurde, nous laissons sur nos côtés sans y porter la moindre attention, d'inépuisables merveilles bien réelles, des sources fraîches qui s'offrent à nous désaltérer. Il ne suffirait que d'une halte. Il suffirait de ce geste merveilleux de deux mains qui se joignent en une coupelle. Ce geste qui est celui de l'accueil. Qui est celui d'un juste désir de ce qui est. Nous y recueillerions cette eau, nous y porterions nos lèvres. Et nous rafraîchirions notre visage. Et nous éclaircirions notre regard qui ne se laisserait plus alors prendre aux tromperies de l'illusoire.

« Et je rassasiais ces deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire aimer et admirer. Toute notre erreur est de ne pas rassasier ces soifs dont parle Camus. Alors notre corps même retrouverait son haleine, son rythme se retrouverait progressivement en phase avec celui des étoiles et des saisons, en phase avec celui de toute vie. Nous ne risquerions plus infarctus ou dépression nerveuse. Petit à petit toute tempête s'apaiserait en nous et nos mers intérieures redeviendraient navigables et riches. Nous serions amoureux et conscients, c'est-à-dire heureux, avec plénitude. Il est tout juste encore temps d'arrêter cette course qui nous mène au néant, car bientôt la vitesse et l'accélération seront telles qu'aucune énergie au monde ne sera plus suffisante pour contrer la fabuleuse énergie de notre folie, pour opposer sa force à cette force aveugle, pour arrêter cette ruée démoniaque.

Je vous supplie de faire une pause. Je vous supplie de vivre. Maintenant. Tout de suite. Ne laissez pas échapper cet instant. « Ce n'est que pour les condamnés à mort que l'instant est un absolu » écrit Louis Pauwels. Mais nous sommes tous des condamnés à mort, heureusement ! Chaque seconde peut être notre dernière seconde. Et, comme le recommandaient d'ailleurs les sages stoïciens, il faut vivre en sachant cela. Le monde dort, le monde s'ennuie, le monde se salit, le monde est vicieux. Quel réveil, quelle joie ce serait si tous vivaient selon ce précepte. La plus humble beauté deviendrait unique au monde. La joie la plus anodine, le plus petit plaisir pourraient alors prendre le nom de bonheur. Tout nous satisferait.

Le regard clair est le regard de qui sait que ce regard peut être l'ultime. Il est la clé de toute transmutation, de toute transfiguration. Il est pierre philosophale. Le plomb gris devient or éclatant. Rien n'est laid, rien n'est sale, il ne suffit que de laver notre œil. Tout est parfait pour qui sait voir. Mais de telle science requiert patience, ascèse et sacrifice. Il faut avoir longtemps fermé les yeux pour obtenir la grâce de savoir les ouvrir.

Etre matérialiste, c'est se saisir d'une tranche d'Agathe, d'un rameau de corail, d'une rose, d'un visage de femme. Et adorer. C'est écouter les notes claires du clavecin de Bach, c'est regarder un lichen sur une écorce, c'est s'enthousiasmer d'un souffle frais sur son visage, s'est laisser flotter ses cheveux dans le grand vent salé du large de l'existence. Et rendre grâce, et adorer. Maintenant. Un tel matérialisme, loin d'éloigner de l'esprit y ramène. Qui sait regarder une rose, un nuage, un graffiti sur un mur sait que la vie ne s'arrête pas en ce point, que le regard passe outre de la matière. Qu'ils vont plus loin, en les domaines infinis de la vérité, de l'esprit et de l'être.

Aimer la matière est sainteté. Saint-François l'a montré avec son admirable « cantique des créatures ». A Assise, nul n'interdit aux moines de s'enivrer du parfum des roses. Au contraire celui seul dont le regard est tourné vers l'avenir, celui qui désire, celui qui spéculé, celui-là ne vit pas. Car l'avenir n'est pas. Seul est le présent. La seule science de vivre est de savoir y vivre. Le seul péché est de s'en retirer. Voilà pourquoi le péché et la mort ne font qu'un. Mais on me répondra que l'espérance est une vertu, qui se réfère pourtant à l'avenir. Non, l'espérance ne se réfère qu'à un éternel présent de la grâce. L'optimisme et le pessimisme sont erreurs et chimères ne se rapportent qu'au néant.

Notre devoir est de faire de chaque instant un moment privilégié et unique, un miracle.

Voici :

Je tire de l'eau et je porte du bois ».

Il y a eu des paroles de sainteté. Mais jamais il n'y a eu et jamais il n'y aura de plus grande parole de sagesse que ce court poème de Pang-iunn. Ces mots condamnent sans appel, et pour l'éternité, tout à la fois la révolution et Wall-Street, Lénine et Rothschild, ceux qui pensent que le malheur provient du gouvernement ou du percepteur comme ceux qui croient qu'une villa aux Bahamas les rendrait heureux. De tels calculs ne font que dénoter chez leurs auteurs un âge mental de quatre ans ainsi qu'une incroyable et dangereuse dose de naïveté. Dangereuse, car ces faux prophètes nous entretiennent dans le sommeil et nous conduisent à l'apocalypse. Ces antéchrists prêchent l'évangile de l'inconscience qui est l'inverse même de celui de l'Amour lucide. Comme le serpent de la Genèse, ils n'arrêtent pas de nous tenter. « Mangez ce fruit et vous SEREZ comme des dieux ». Le Christ, lui, nous a dit « Vous ETES des fils de Dieu. » Ce n'est pas la religion qui est l'opium du peuple, ce sont de tels matérialismes qui endorment en remettant le bonheur au lendemain, en le conditionnant à l'achat d'un frigidaire. Le Christ recommande de veiller. « Demeurez ici et veillez avec moi » (Matt.XXVI,38).

Wagner disait de la 7^{ème} symphonie en la de Beethoven qu'elle était la description de la « glorieuse certitude de l'âme d'avoir été créée pour être heureuse ». L'allégo con brio qui achève ce chef-d'œuvre est indubitablement le plus grandiose cri de bonheur jamais poussé par l'Homme. Et celui qui l'a poussé souffrait. Cela devrait nous être une preuve.

Ne dormez pas. C'est maintenant que vous êtes heureux. Hic et Nunc. Ici et maintenant. Quoi qu'il arrive. Car ni la misère, ni la souffrance, ni le tragique ne suffisent à détruire le bonheur. Celui-ci est un absolu, donc un indépendant. « Quant à moi tout est de bon augure si je le veux car, quoiqu'il m'arrive, il dépend de moi d'en tirer avantage » disait Epictète. Rien ne peut détruire, ni réduire le bonheur. Le bonheur est. L'on ne peut qu'en être conscient, ou non, ou plus ou moins. Le malheur n'est qu'un sommeil que guérit le réveil. Le bonheur n'est pas un élément qui viendrait auxiliairement s'ajouter ou se retrancher à l'existence. Le bonheur est indissociable de l'existence. Il est la claire conscience du simple fait de vivre. Toute vie est heureuse. La vie est une force, une profonde et belle énergie, et rien ne donne plus de joie que de sentir en soi cette force. Si le monde souffre dans son esprit et dans sa chair, si l'humanité est morose, insatisfaite et inquiète, c'est que nous sommes dans un insipide coma, incapables de sentir en nous et en l'univers les enthousiasmantes puissances qui nous emmènent vers le point Oméga de la parfaite félicité. « Si les hommes cessent de croire qu'ils seront un jour des dieux, il est sur qu'ils ne dépasseront jamais le stade de l'asticot ». En une ligne, dans son « Colosse de Maroussi », Henri Miller a résumé tout notre problème. Et la foi en notre divinisation commence par la conscience claire et l'admiration des élans qui nous y dirigent. Bergson parlait de l'univers comme d'une « machine à faire des dieux ». Nous délaissions cette fabuleuse et sublime machinerie pour ne plus tourner nos yeux que vers nos propres machines, machines à faire de nous des machines. De grotesques mécanismes qui courent à leur perte.

La seule technique du bonheur est une technique de la lucidité. Quotidiennement il nous faut nous imposer des leçons de conscience, des exercices de regard. Il faut que l'on s'apprenne à caresser une surface, à sentir sans hâte le parfum d'une fleur, à regarder le monde avec calme et profondeur, surtout avec Amour. Notre regard, notre contemplation, notre Amour tout ceci est l'eau que réclame le bourgeonnement du monde, l'éclosion de ses promesses, la métamorphose de ses larves. Le monde fane et ne se dessèche que parce que nous ne le regardons pas, et cette cécité nous est mortelle.

Il nous faut nous exercer au regard clair, regard pour lequel il n'est plus que la vérité. Il faut regarder et admirer. Et admirer c'est dire « Abba ! » »Père ». C'est là sans doute ce que nous ne voulons plus faire, poussés par un fabuleux orgueil qui nous enferme dans la seule admiration de nous-mêmes. Nous nous tissons ainsi un vaniteux cocon, dont nous ne sortirons jamais, pour aucune métamorphose. Afin d'être sûr de ne plus dire « Père » et de rendre grâce nous avons pris la garantie d'inventer le mot « paternalisme » et de le charger de honte et de grotesque. Nous nous sommes protégé ainsi contre notre

tendance naturelle à admirer, nous ne voulons plus adorer, c'est entendu ! Nous ne voulons plus aimer, bien ! Alors il ne faut pas nous étonner que nous soit retiré petit à petit tout ce qui est admirable, adorable et aimable. Alors il ne faut pas nous étonner de n'être plus que de dégoutants asticots se repaissant de la pourriture du monde, mort d'avoir manqué de notre Amour.

MAIS....

Peut-être suffira-t-il, lors de l'Apocalypse, qu'un homme porte sur elle un regard plein d'Amour pour que toute laideur s'efface, pour que tout soit fécondé pour une nouvelle vie, pour une nouvelle *Genèse*.

II. TREIZE PARABOLES

LIGNES QUE NUL NE LIRA JAMAIS

« La vieille Martha tricote. L'apocalypse ne change pas ses habitudes. Et, comme je ne vois pas non plus pourquoi elle changerait les miennes, j'écris. L'un et l'autre nous savons bien que nous n'allons pas tarder à tomber, terrassés par ce gaz qui, depuis hier, grignote petit à petit l'atmosphère. L'un et l'autre nous n'ignorons nullement que personne ne portera ce chandail, que nul ne lira ces lignes. Nous ne comprenons pas très bien pourquoi, mais nous avons l'insigne honneur d'être, pour quelques instants encore, les derniers représentants vivants de l'humanité. Seuls battent nos deux cœurs, insolemment, sur une terre jonchée de quelques quatre milliards et demi de cadavres humains. Nous sommes les derniers hommes, Adam et Eve de la fin. Pourquoi elle, vieille femme de ménage ? Pourquoi moi, étudiant médiocre, écrivain sans marite particulier, sans talent exceptionnel ? Pourquoi est-ce à ma plume que revient le triste et sublime devoir d'écrire les dernières paroles de l'Homme en écrivant mes derniers mots ? Bien d'autres, sans nul doute, aurait été plus qualifiés pour poser ce point final à l'histoire de la littérature universelle.

Poussé par un ridicule instinct de conservation, j'ai bouché, colmaté, obstrué avec des chiffons et du sparadrap les moindres orifices de cette pièce afin d'empêcher le gaz de pénétrer et l'air de disparaître. Mais je sais combien est débile cette entreprise ; le gaz s'infiltré, je perçois son odeur et déjà notre chat vient de mourir, vaincu par sa petite taille. La mort est pesante. La dernière voix que j'ai pu capter à la radio venait d'un émetteur tibétain, perché sur les hauteurs himalayennes. Un chinois excité gueulait sa haine avant de mourir. Pauvre voix d'un piètre vainqueur. Oui Messieurs les assassins du monde, oui Messieurs les conquérants, vous avez gagné, votre arme était la meilleure et nul ne pourra s'opposer à ce que nos squelettes investissent une Terre puante et morne.

Tout est perdu, foutu. Echec sur toute la ligne. La mission humaine de création, d'embellissement, de parachèvement de l'œuvre divine n'a pas été accomplie. Dans l'histoire de l'univers l'Homme ne fut qu'un imbécile, un traître et un saboteur. Un vandale ingrat qui aurait éteint les étoiles s'il l'avait pu. Un iconoclaste que la beauté naturelle rendait malade. Pas une parcelle de la planète qui n'ait été souillée de ses hideuses ordures, pas une goutte des océans qui soit restée vierge de mazout, pas un animal auquel il ne se soit attaqué, pas un cœur d'enfant qu'il n'ait corrompu. Mon Dieu que vous avez été bon de donner la liberté à ce fou dangereux ! « Dieu les bénit et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez. » Belle réussite dont nous avons à être fiers. Nous avons été féconds de néant et nous n'avons multiplié que la folie et la haine.

Et je suis le dernier de cette race. Si seulement je pouvais faire quelque chose, un geste ultime afin d'effacer tant de boue ou, au moins, de laisser à l'univers un dernier souvenir de l'Homme qui ne soit pas trop mauvais. Je voudrais couvrir la Terre de mes lèvres, m'agenouiller et lui demander pardon. Mais que pourrais-je faire d'assez grand pour nettoyer une si grande tâche ? D'assez lumineux pour éclairer tant de ténèbres ? Quel monument faudra-il que j'élève ? Quelle prière sublime faudra-t-il que j'invente pour nous faire pardonner l'impardonnable ? Où trouver assez de beauté pour repeindre la Terre en bleu ? Je n'aurai pas dû me mettre en tête une telle folie. Il est bien évident que je ne peux rien faire, qu'un tel travail de régénération m'est impossible. Pas plus que les autres je ne puis créer. Pas d'espoir, je ne sauverai pas la face de l'Homme. C'est fini. Nous respirons mal. Martha laisse tomber son tricot de ses mains. Brave Martha, qu'as-tu fait toi ?

Martha, viens près de moi. Oui, là. Bien. Tu permets que je te tutoie ? En ces circonstances, tu sais..... Ca me fait plaisir de te parler. Je ne l'ai pas assez fait. C'est bien, tu es détendue. Tu n'as pas peur. Tu es presque belle. Tu es belle. On se dit au revoir, on s'embrasse Martha ?

Martha écoute, écoute bien. Je t'aime Martha. Je t'Aime. JE T'AIME. JE T'.....

La pierre du chemin entendit Dieu dire ouf.

LA CITE DES AVEUGLES

Il y avait deux jours que je cheminai, seul, dans le plus parfait désert que l'on puisse imaginer. Pour vous en donner une idée, si toutefois cela est possible, je ne saurais mieux faire que comparer ce paysage à....., disons à un gigantesque miroir horizontal, teinté en pourpre, en rose, en gris, puis en noir profond selon l'heure du jour. A la fin de la deuxième journée, j'arrivais en vue d'une cité ; de la distance d'où je pouvais la considérer l'on aurait cru quelque insecte posé sur ce miroir. Selon le guide que je feuilletais un instant il devait s'agir de Kurka, la cité des aveugles. Assez peu peuplée, disait ce guide, et par une race aux yeux merveilleux, de couleurs chatoyantes et diverses, mais absolument inutiles. Il n'en avait pas toujours été ainsi et de nombreuses légendes tentaient de cerner l'origine de cette infirmité. La science, elle, restait très perplexe à ce sujet. En effet, il était admis que l'atrophie des organes de la vision ne se produisait que chez les animaux et les races vivant en milieu obscur. Or, précisément la région où habitaient les aveugles était sans nul doute la plus lumineuse, la plus colorée, la plus belle du pays. Ce fut à peu près tout ce que mon guide m'apprit sur Kurka, avec, j'allais l'oublier, un conseil au voyageur qui m'intrigua un moment : « Voyageur, à Kurka ne fait pas trop remarquer que tu peux voir : surtout n'en tire aucune supériorité, les indigènes sont susceptibles ». Ce qui, d'emblée, frappa le voyageur lorsqu'il s'approche de la cité, c'est la musique. Il a l'impression de s'avancer à la rencontre de quelque orchestre géant qui interpréterait une délirante symphonie. C'était pour s'orienter, se diriger dans leur ville que les aveugles diffusaient continuellement cette très forte musique. Oui, vous allez comprendre. Nos plaques de rue étaient remplacées chez eux par des interprétations instrumentales. Les haut-parleurs d'une rue diffusaient du violon, ceux d'une autre, du cor ; d'une autre du piano, du clavecin, etc.... Ceux qui habitaient rue du Hautbois, par exemple, retrouvaient ainsi leur chemin au son de cet instrument. Ingénieux, mais il me fallut du courage pour m'habituer à cette harmonie aux desseins plus géographiques qu'artistiques. Harmonie choquante, inhabituelle, certes, mais non cacophonie ; là était le miracle.

Je fus stupéfait de la beauté de cette cité. Les édifices, ordonnés dans le souci d'une urbanisation simple et fonctionnelle, semblaient fait d'un marbre qui s'irisait dans toutes les nuances du brun, de l'ocre, et du doré. Et partout, y compris dans les rues, poussaient des fleurs sauvages merveilleuses dont on remarquait surtout les délicates étamines, blondes, démesurément longues, qui flottaient au vent. Souvent, en passant, je me prenais à les caresser comme l'on caresse la chevelure de la femme aimée. Ma main alors dérangeait d'éclatants papillons ivres de pollen.

La population fut d'un accueil réservée. C'est le moins qu'on puisse dire. Les gens étaient ternes, neutres. Leur personnalité était de la même teinte que leur costume ; d'un gris délavé et sale. Aussi sombre que leur environnement était éclatant, ils devinrent vite insupportables au nouvel arrivant que j'étais.

Leurs seules préoccupations étaient d'ordre commercial et bancaire. On ne connaissait plus d'art à cette civilisation, à l'exception de la musique urbaine si tant est que l'on

puisse la considérer comme un art. Les seuls monuments notables de la ville étaient la Bourse et une banque. Très tôt un malaise m'envahit, une profonde tristesse, alors que je flânais parmi ces froids buildings sans fenêtres. De temps en temps un aveugle m'accostait pour me proposer je ne sais trop quel article qu'il m'assurait indispensable à mon bonheur. Mes refus les jetaient dans une stupéfaction sans égale, proche du scandale. Ils ne pouvaient comprendre que je n'avais nul besoin de leur marchandise et j'essayais habilement de les interroger sur leurs coutumes, leur histoire puis ils s'acharnaient à me faire admettre que je ne pourrais me passer d'un certain produit idéal pour laver les marbres. La situation commençait à devenir gênante lorsque je fus arraché à eux et leurs boniments publicitaires par un homme étrange qui me fit signe de le suivre en me prenant par l'épaule. C'était un aveugle, lui aussi, mais un aveugle comme ceux que nous sommes habitués à rencontrer. Ses yeux n'étaient pas resplendissants comme ceux des autres ; ils étaient glauques et horribles à voir. Nous arrivâmes bientôt dans une rue qui jouait de la flûte, celle-là. Il habitait là, me dit-il, enfin j'allais pénétrer dans une de ces bizarres habitations. J'aurais dû m'attendre à la déception qui fût la mienne alors que je franchissais le seuil de cette maison. Evidemment l'on ne voyait rien, l'intérieur était absolument obscur. Il me dit de m'allonger sur le sol. Jamais je n'avais reposé sur un lit aussi moelleux ; c'était une immense fourrure légère et douce qui servait de moquette. Quel confort !

« Vous êtes un étranger » me dit-il à peine je m'étais installé ; je l'ai deviné tout de suite aux questions que vous posiez. Moi aussi j'étais un étranger, moi aussi en arrivant ici j'ai posé à ces abrutis une foule de questions sur leur civilisation. Leur civilisation..... ! Il y a bien longtemps qu'ils ont oublié jusqu'à la signification de ce mot. Ils en ont eu une, bien sûr, et très brillante dont l'on retrouve de splendides vestiges éparpillés alentour. Et puis ils se sont enkystés dans la matière, le confort, l'argent, l'érotisme ; ils sont devenus de lugubres bêtes de nuit. Savez-vous pourquoi ils sont devenus aveugles ? Oh n'allez surtout pas croire les merveilleuses légendes qu'ils ne manqueront pas de vous raconter. Ils ont perdu la vue parce qu'ils avaient perdu leurs facultés de voir, d'admirer, d'aimer. Leur regard commença par devenir vague, embué, flou et puis il disparut totalement tandis que leurs yeux se transformaient pour n'être plus que de stupides parures qu'ils ne pouvaient pas même voir. Vous êtes peut-être ethnologue, Monsieur, ou historien comme je l'étais, et bien partez d'ici. Tous ceux qui y ont cherché une culture, une âme se sont désespérés à ne trouver que des loques froides.

Un jour je tentais de les rééduquer, si je puis dire. Je leur fis comprendre que le monde était beau et qu'ils devaient tout faire pour recouvrir la vision, petit à petit, afin de l'admirer, afin de découvrir qu'il y avait plus de richesse dans les corolles de leurs fleurs que dans les coffres de leurs banques. Ils me prirent et me crevèrent les yeux. Non Monsieur, les voyants ne sont pas rois dans ce royaume des aveugles, ils sont emprisonnés puis aveuglés eux-mêmes. Et lorsque de temps en temps naît ici un enfant anormal, je veux dire doué de la vue, ils le tuent sans pitié".

LES DAMNES

Paris. Métro. Dix-huit heures.

Les portes se ferment ; l'affiche publicitaire que je fixe des yeux s'échappe sur ma droite. Nous sommes partis. Une dame vérifie le principe d'inertie en me tombant dans les bras.

Triste lumière. Qui écrase les visages, éteint ce qu'il pouvait avoir le sourire. Même les amoureux semblent tristes, qui profitent d'une promiscuité imposée.

Triste lumière. Visages maussades. Mornes. Compartiment sale.

« Non, Monsieur, non, ne cherchez pas de regards ici, ce serait perdre votre temps. Cette masse qui vous écrase le pied, non pour quelques instants, ce n'est plus un homme. Pendant des armées j'ai, moi aussi, cherché des regards ici, dans le métro. En vain. A moins que vous n'ayez des illusions à sauvegarder, je puis vous faire profiter de ma triste, de ma lamentable expérience.

« Regardez ces yeux. Vous voyez, ils ne sont pas limpides, nets, pas remplis. Quelque chose, sans doute, les recouvre. La lente sédimentation des soucis les embrume, les encrasse. Les nuages tristes de la vie quotidienne masquent le soleil qui brille en leur fond.

« Quoi... ? Là vous voyez un éclat de lumière sur la prunelle de la merveilleuse jeune fille assise en face de vous... ? Non, ne vous méprenez pas ; ce n'est que le reflet d'une ampoule. Dans tous ces visages il pleut, soyez en sur.

« Ces regards sont perdus. Ils ne parlent à personne. Regardez-les se frotter les yeux, comme s'ils voulaient enlever quelque chose. Ils veulent voir clair, mais sans cesse ils sentent cette colle sur leurs yeux. Comme le matin lorsque l'on est mal réveillé. D'où ce côté un peu mécanique de leurs gestes, d'où l'automatisme de leur parole. Ils disent : « très-bien-merci-et-vous » avant même qu'on leur ait demandé comment ils allaient. Tristes somnambules.

« Station PANTIN.

« Leurs yeux, deux mornes billes de verre, ou, à la rigueur, deux caméras impersonnelles enregistrant continuellement des images qui leur paraissent lointaines, les mouvements d'un monde où ils n'ont pas l'impression de vivre. Où, en fait, ils ne vivent pas. Car vivre, n'est-ce pas, c'est réduire au minimum cette distance qui nous sépare du monde, c'est coller au réel totalement, c'est l'embrasser à pleine bouche. Mais pour cela, il ne faut pas cette cire imperceptible qui nous bouche les yeux.

« Regardez-vous dans la vitre d'en face, cette vitre qui se courbe à son extrémité, donnant un aspect grotesque à nos reflets. Regardez-vous, regardez vos yeux, les miens. Nous non plus nous n'avons pas le regard clair.

« Nos yeux sont miteux comme les leurs. Le regard clair est une difficile conquête, une victoire de chaque instant.

« Regardons-nous tous. Pouvons-nous, en ce train qui circule sous terre, nous donner une plus belle image des élus de l'enfer. Alors, le nez dans France-Dimanche, ils font semblant de s'intéresser à un éventuel divorce du couple Onassis. Et ils finissent par s'y intéresser..... ! A force de fuite, d'écart.

« Mais regardez le pire, regardez les yeux bleus de cette petite fille blonde qui doit avoir six ou sept ans. On ne peut pas dire pour elle que ce soit le poids des années.....

« Et bien regardez, elle aussi.... Elle aussi.....

LUMIERE SOUTERRAINE

Tous le connaissaient bien, ce beau vieillard que l'on rencontrait dans les lugubres couloirs du métropolitain. Les gens pressés prenaient le temps d'une halte dans leur course afin de lui adresser un salut du la main. Les autres, ceux qui, comme moi, ne se souciaient guère d'attraper une rame ou la suivante, faisaient cercle autour de lui et l'écoutaient avec amitié. Peu lui adressaient la parole. Nul ne savait qui il était. On se contentait de les écouter, lui et son violon dont il jouait admirablement. De les regarder surtout.

Il était très correctement vêtu, propre. Sa longue barbe grise était bien soignée. Chose curieuse, il ne mendiait pas. Au contraire il refusait avec véhémence toute monnaie qu'on lui donnait. Et si, d'aventure, quelqu'un ignorait cette particularité ou s'obstinait, il prenait alors l'argent et allait le porter aux hippies qui jouaient de la guitare non loin de lui. Ou à ceux qui vendaient des bijoux de leurs fabrications, des dessins et autres babioles. Il venait et partait à heure fixe à une place déterminée où ses fidèles pouvaient être assurés de le trouver.

Ce n'est pas qu'il en eu beaucoup, Mozart et Paganini ayant cessé depuis longtemps d'attirer les foules. Mais quand même, il y avait quelques vieilles personnes qui prenaient plaisir à l'écouter. Cela leur faisait remonter quelques trente ans en arrière, au temps où l'on jouait encore de la musique. Cela leur rappelait de bons moments. Et puis on l'aimait bien ce « vieil inconnu ». On aimait le voir tendrement penché sur son instrument, les yeux toujours fermés, à tel point que certains avaient pu le croire aveugle. On aimait la lumière de son visage, car son visage ne semblait pas éclairé de la blafarde lueur du néon. L'on venait se ravitailler en lumières et en joie. Car aucun de ceux qui l'aimaient ne le quittait sans avoir laissé la quelques soucis, quelque fatigue et pris en échange un peu d'allégresse, un brin d'enthousiasme. Et même si cette joie n'était que fugitive, disparaissant quelques instants plus tard au contact de la foule et du fracas des trains, même brève cette joie faisait du bien.

Non, il ne faut pas croire, je l'ai déjà dit, que les gens faisaient cercle autour de lui pour le plaisir d'écouter du Mozart. Son public était bien plus spectateur qu'auditeur. Nous aimions bien cette vieille musique, bien sûr, et il la jouait si bien. Mais ce qui nous intéressait surtout c'était l'homme. Il avait l'air heureux. Et bon.

C'était une curiosité, une sorte de pièce de musée que cet homme qui savait encore accorder un violon et en jouer. Cela nous fascinait au même titre que ces films que l'on pouvait voir au musée ethnographique sur les vieux métiers oubliés tels qu'ébénistes, maçons, petits commerçants, etc.... Cet homme était un spectacle. Souvent il montrait son instrument, en nommait, les parties, l'âme, la volute, les éclisses, les ouïes, les sillets, nous expliquant leurs rôles. Il parlait de ce violon comme d'un être vivant. Il en parlait comme s'il l'avait aimé. Nous l'écoutions avec un sourire gentil et amusé, et tous ces noms bizarres nous enchantaient avant que nous ne les oublions. Quelquefois, et cela nous laissait forts perplexes, nous le surprénions à pleurer - oh, très peu. Une larme ou deux

- alors qu'il jouait ou nous parlait de ce violon et de la musique. Les enfants alors qui l'aimaient bien lui disaient : « il ne faut pas pleurer Pépé. » Et quelques autres choses gentilles. Alors il reprenait son beau sourire et, subitement heureux, il se courbait encore plus sur son instrument, repartant seul en ses contrées où nous ne pouvions le suivre, jouant mieux encore, et avec plus d'entrain.

Je ne voudrais pas laisser croire, par ces quelques lignes, que tous l'aimaient et entretenaient des rapports cordiaux avec lui. Car ce n'était pas le cas, loin de là. En effet la plupart des gens médisaient de lui, le traitant de fou, de vieux cinglé préhistorique. Certains l'insultaient même lorsqu'ils passaient devant lui :

« Tu vas arrêter ton crin-crin, vieux fossile ! » ou bien

« Tu n'as pas finie de nous casser les oreilles avec la musique de grand-mères ! »

Lui laissait dire. En fait, je ne puis pas assurer qu'il entendait même ces insultes, perdu qu'il était dans sa musique. Toujours est-il qu'il continuait à sourire, imperturbable.

Ceux qui le haïssaient le plus étaient les autres musiciens du métro, jeunes guitaristes pop pour la plupart. Ils lui reprochaient sa musique démodée et aussi de leur faire concurrence. Reproche stupide puisque, d'une part, il n'avait pas le dixième de l'audience qu'ils recueillaient eux-mêmes et que, d'autre part, loin de mendier il leur versait le peu d'argent que lui donnaient quelques sympathisants distraits. Mais c'était ainsi. Malgré cela, malgré tout, les jeunes le haïssaient et ne manquait pas de le tracasser de mille manières.

Un jour, au dessus de la place où il se tenait habituellement, ils avaient écrit à la peinture noire : « Musicien du pléistocène inférieur. Attention, ne pas toucher, cette pièce rarissime pouvant tomber en poussière d'un instant à l'autre. « Le pauvre vieux ne s'était aperçu de rien et avait été ainsi, deux jours durant, la risée des passants ; sans comprendre ce qui lui valait ce soudain surcroît de ridicule ; Le troisième jour, il aperçut enfin l'inscription désobligeante, ne fit qu'en sourire et, sans rien dire, changea simplement de place. Et il continua à donner quelques pièces à ceux qui s'étaient ainsi joué de lui.

Mais j'en viens maintenant au drame auquel j'ai assisté, intervenant même, et qui m'a ému à un tel point que je n'ai pu m'empêcher de la noter sur mes tablettes afin d'en parler éventuelle à la Chambre.

C'était un mercredi d'hiver et j'avais décidé de m'arrêter devant lui cinq minutes comme je le faisais habituellement les mercredi et vendredi, jours où il était à la station Montparnasse. Un groupe plus nombreux que d'habitude l'entourait. Alors que je m'étonnais de cette subite croissance d'intérêt qu'il semblait susciter, j'en compris la cause en m'approchant. Il était pris à partie par deux policiers et une vingtaine de voyeurs sadiques s'étaient agglutinés autour de la scène, ne voulant rien perdre de la forte jouissance que les gens de cette espèce trouvent à voir humilier un homme.

Le pauvre vieux ne comprenait rien. Les deux policiers aboyaient plus qu'ils ne parlaient. :

- « Allez, ouste ! Décampe ! Il est interdit de mendier sans autorisation et d'importuner les usagers du métro. Allez, déguerpis ! Et plus vite que ça ! »

Et de l'empoigner par les épaules. Lui répondait qu'il ne mendiait pas, qu'il ne faisait que jouer de la musique, que ça plaisait à quelques uns, surtout aux enfants.

- « Tu ne mendies pas ! Ce sont eux-mêmes là-bas (et de désigner les jeunes guitaristes auxquels il donnait de l'argent) qui nous l'ont dit. Et ils sont en règle, eux. Ils ont leur carte de mendicité visée par la préfecture de police. N'est-ce pas, Messieurs, qu'il mendiait ? »

Les interpellés chevelus s'approchèrent, le regard plein d'une joie haineuse.

- « Oui, bien sûr, ce vieux salaud nous fait une concurrence déloyale avec son instrument de malheur. »

L'un d'eux arracha le violon de la main du vieil homme. Il le jeta à terre et se mit à sauter dessus à pieds joints, le fracassant intégralement. Le vieux devint pâle, plus pâle que les rectangles de céramique dont sont « décorés » les couloirs. Je vis son menton frémir, trembler spasmodiquement. Je crus qu'il allait tomber, mourir là comme un chien battu. Il ne fit que s'adosser au mur, pleurant en silence, effondré. Tandis que les couloirs résonnaient du rire des badauds, des policiers et des jeunes guitaristes pop.

En ma qualité de parlementaire, je jugeais bon d'intervenir. Montrant ma carte aux policiers, je les sommais de cesser d'importuner ce pauvre homme par contre, d'emmener au poste le jeune voyou qui lui avait brisé son instrument. Sur ce second point, ils ne voulurent rien entendre me rétorquant qu'à leurs yeux ce « Monsieur » n'avait rien fait qui justifiât qu'on l'emmène au poste.

- « Mais, Monsieur le Député, si vous y tenez nous allons laisser la paix à cet « individu ». Avec votre permission nous allons quand même relever son identité, on ne sait jamais.... »

Une main tremblante alla les chercher dans une poche et les tendit au policier. Il lut : (xxx)(xxxx). Profession : violoniste et chef d'orchestre.

Se retournant vers son collègue "tu connais ça, toi ?"

Je faillis m'écrouler à mon tour (xxx), le grand virtuose international. Celui qui, avec les Oistrakh, Rostropovitch et autres Rubinstein, compta les plus grands noms de la musique vers les années 60-75. Celui dont on avait même fait un film. Lui qu'on aurait pu croire mort, (mais quel âge devait-il donc avoir ?) ou jouissant d'un repos mérité dans quelque cottage anglais. Lui dont mes parents m'avaient parlé avec tant d'admiration. Lui.... Dans les couloirs du métro. Après avoir dispersé les badauds et ordonné aux policiers de filer immédiatement, je m'approchais du virtuose, n'osant dire un mot tant j'avais honte.

Honte pour ceux qui l'avaient réduit à ce qu'il était à présent, honte à cause de ces larmes chaudes qui coulaient lentement, empruntant et creusant plus profondément des rides qui venaient seulement d'apparaître. Honte pour ce monde dont j'étais un des dirigeants.

D'une voix extrêmement faible et lasse, la voix de ceux qui ont tout perdu, il s'adressa à moi :

« Merci Monsieur. Merci. Mais pourquoi ont-ils fait cela ? Dîtes moi pourquoi, je vous en supplie. Je veux savoir. Je ne faisais rien de mal, je ne mendiais, pas je le jure. J'ai assez d'argent pour pouvoir vivre longtemps encore, et très bien. Je ne faisais que jouer. Jouer Mozart et Bach, et Brahms et tous mes frères, mes amis. Lorsqu'il n'y eut plus de concert nulle part, faute d'assistants qui préféreraient aller écouter les Rolling-Stones à l'Opéra ou Salle Pleyel, lorsque je perdis mon nom, mon métier et ma vie, je jouais d'abord de longues heures chez moi pour moi seul. Tous les jours. Mais il est impossible de jouer sans arrêt pour ses seules oreilles. Vous comprenez, Monsieur, la musique on ne peut la garder pour soi, ça se partage, la musique ça se donne. Il fallait bien que Mozart aille des cordes de mon violon aux cordes du cœur des hommes, pour les faire vibrer. Si les cordes des cœurs ne vibrent pas l'on peut bien être le meilleur violoniste du monde, il n'y a pas de musique. De même qu'un livre que personne n'a lu n'est pas un livre. Vous comprenez, Monsieur, que jouer tout seul, ce n'est pas de la musique. Alors, comme il me fallait bien jouer devant quelqu'un, je suis descendu dans les couloirs du métro. Comme ceux qui mentent. Avec une peur immense que l'on me reconnaisse. Pourquoi le métro ? Parce que les gens y ont l'air si triste, si mort que je voulais leur donner un peu de joie. Je voulais illuminer, fut-ce un instant leurs regards mornes et éteints. Je distribuais la lumière. Oh, à quelques uns seulement, je le sais bien. Mais lorsque je voyais s'éclairer un regard, naître un sourire heureux, lorsque j'entendais un petit enfant dire : « restons encore, Maman » à sa mère qui, vite lasse, l'entraînait vers le métro, alors, dans ces instants mon cœur bondissait plus de joie et de gloire que lorsque, il y a bien longtemps, je posais mon archet sous les tonnerres d'applaudissements de New-York, Londres, Paris, Berlin, Tokyo. Ce que je ressentais en ces instants, dans le métro, je ne l'avais éprouvé que dans les campagnes indiennes, alors que j'enchantais quelques enfants avec Beethoven, réussissant même à leur faire oublier, une minute, qu'ils avaient faim. Dans ces couloirs, les mendiants c'était vous. Voilà, Monsieur, voilà ce que je cherchais ici. C'est tout. Il fallait bien que je le dise une fois. Voilà, c'est fait. C'est tout. Et maintenant ils m'ont cassé mon Stradivarius. Oh, je ne pleure pas parce que c'était un Stradivarius, mais c'était mon violon, Monsieur, vous comprenez, mon violon, mon violon, ma vie ! »

Et les gens qui passèrent à cet instant nous virent tous les deux, moi chavirant dans le vertige de cette histoire, lui tremblant, pleurant, vieillissant, mourant.

Entre le vacarme de deux rames, dans ces brèves pauses de silence, les longs couloirs répercutaient la plainte :

« Mon Stradivarius, mon violon, mon violon, ma vie..... »

LE DERNIER AVERTISSEMENT

Prenez garde, Monsieur, faites attention. Ce jour-là vous ne devrez vous en prendre qu'à vous seul. Ce jour-là, ce triste soir où, gentiment, votre fils demandera :

« Dis, Papa, qu'est-ce que c'est un arbre ? Qu'est-ce que ça veut dire oiseau ? Papa, dis-moi ? »

Que ferez-vous alors ? D'abord vous vous demanderez où il a bien pu dénicher ces deux mots. Et puis vous vous direz que les enfants ont souvent des idées bizarres. Vous l'enverrez donc se coucher tout en lui promettant de l'emmener bientôt au musée. Puisque ça l'amuse, il pourra y voir quelques chétifs chênes, les derniers arbres de la Terre. A votre grande surprise, cela l'intéressera. Vous irez ensuite voir la poussiéreuse collection d'oiseaux empaillés. Là, il sera passionné et vous pressera de questions auxquelles vous ne pourrez répondre. Vous vous rendrez pour finir à la phonothèque du musée où il pourra entendre les enregistrements magnétiques du sifflement du merle, du gazouillement du rossignol, du roucoulement des palombes. Vous vous demanderez bien pourquoi il a l'air si heureux.

Prenez garde. Un autre soir votre fils reviendra près de vous et vous demandera :

« Papa, qu'est-ce que c'est que l'Amour ? Qu'est-ce que ça veut dire aimer ? »

Vous vous direz alors qu'il est temps que vous lui parliez de certaines choses. Et vous lui apprendrez l'existence du « Centre Urbain de Satisfaction et d'Assouvissement des Désirs Physiques et Sensuels ». Vous lui en indiquerez l'emplacement et lui donnerez l'argent nécessaire pour qu'il prenne sa carte d'abonnement. Il secouera la tête. « Non Papa, ce n'est pas cela que je veux. Je voudrais savoir ce que veut dire Aimer ». Alors vous vous fâcherez, vous lui direz de ne pas poser de questions stupides. Que l'Amour est une idée obscurantiste issue, il y a longtemps, d'une stupide idéologie bourgeoise. Idéologie qui produisit aussi les autres fadaïses que furent l'art, l'esprit, la religion. Vous vous lamenterez d'avoir un fils aussi bête. Vous le soupçonneriez d'être (qu'ai-je fait pour mériter cela ?) un poète, oui, un poète. Ne vous a-t-il pas demandé l'autre jour ce qu'étaient des oiseaux et des arbres ! Vous pensez déjà que vous allez avoir des ennuis avec les autorités.

Quelques heures après, vous décidez d'aller le voir dans sa chambre, afin de tenter de le raisonner encore. Il n'est pas possible qu'il reste plus longtemps insensible aux délices de notre merveilleuse civilisation du Positif et du Progrès. Il n'est pas possible qu'il reste plus longtemps attaché à des vétilles telles que les roses, les oiseaux et l'Amour. Et vous le trouvez mort, pendu. A côté de lui, un papier .

« Dis Papa, c'était ça la Vie ??? »

« Imbécile, direz vous ! Poète ! Enfin, c'est mieux ainsi : ça m'évitera d'avoir à te dénoncer au Parti ! ».

LA SORTIE

Pour la première et unique fois, demain, mon fils, tu vas sortir, franchir cette maudite enceinte. Elle ne te sera ouverte qu'une seule fois dans ta vie, le jour de tes sept ans. Tu as atteint ce qu'ils appellent l'âge de raison. Sept années durant, mon fils, tu as reçu leur exécration catéchisme. Jour après jour, page après page ils t'ont laissé croire que seul existant ce monde de fer et de verre dans lequel tu es né. Ils t'ont caché l'existence des fleurs, du soleil, du vent, de la plaine et des arbres. Et demain, ils ne t'offriront la beauté du monde que pour mieux te l'arracher plus tard. Ils te donneront la nature dans le seul but de te la voir jeter au loin, de toi-même, comme objet de dégoût.

Et moi je ne pouvais rien te dire. Ni ta Maman dont ils t'ont isolé tant ils craignent une force qui les dépasse encore et qu'ils n'osent nommer. Si nous avions, l'un ou l'autre, prononcé une seule parole pour les contredire, si nous avions chuchoté même ce que nous avions envie de hurler tant nous est insupportable cette systématique destruction de ton esprit, si nous avions dit un mot l'on nous aurait à jamais séparés de toi.

Mais demain, mon fils, tu vas sortir. Pendant quelques heures tes pieds ne fouleront ni béton, ni goudron, ni caoutchouc, ni matière plastique, ni acier mais de la terre. Et, dans ta course, tes jambes écarteront des herbes folles. Le ciel et l'éblouissante lumière du soleil apporteront un implacable démenti à ce dégoût de la vérité qu'ils t'ont patiemment enseigné. Mais après que tu aies contemplé le monde nous ne nous reverrons plus jamais, automatiquement. Au lendemain de cette journée radieuse, la première et la dernière de ta vie, ils te reprendront en main et recommenceront à t'enseigner la haine de ce que tu auras adoré jusqu'au délire. Ils prendront le temps qu'il faudra, mais ils le feront venir l'instant où tu jugeras que tu as passé là la pire journée de ton existence, où tu les maudiras même de t'avoir quelques heures précipité en enfer. Plus tu les insulteras de t'avoir privé une journée des délices de l'Eden Urbain pour te précipiter dans cette insoutenable lumière et sur ce sol où tu ne pouvais marcher sans trébucher, plus tu les insulteras et plus ils seront heureux. Dans les plus grands fastes ils fêteront à la fois leur incroyable victoire et ton entrée dans la citoyenneté de la Ville.

Nous nous voyons donc, sans nul doute, pour la dernière fois. Et il me faut aujourd'hui te demander de nous pardonner, à ta maman et à moi, ce que jamais nous ne pourrons, nous, nous pardonner. Jamais en effet je ne me pardonnerai de t'avoir conçu et ta mère maudit son ventre dont tu n'es sorti que pour te briser sur ce béton. Absous-nous à l'avance, car demain, au cours de la seule journée où ta vie aura mérité son nom, demain tu ne pourras nous acquitter de ce crime. Crime de t'avoir fait naître en prison, de t'avoir donné le jour en un monde où l'on ne sait ce que c'est que le jour. Donne nous la joie de te faire éphémère, de naître demain à l'aube pour mourir au crépuscule. De n'appeler ta vie que ta vie de demain. Alors seulement nous cesserons de regretter.

Aie le regard clair, demain. Arrache de tes yeux cette brume qu'ils y ont plaquée de force avec leurs faux éclairages, leur assourdissante musique, leur air trop immobile, trop sec, trop tiède. Il te faudra recenser et réquisitionner tous tes sens pour

découvrir la lumière et le silence, la paire éternelle des arbres, la caresse des coups de vent. Pas une seconde ne te laisse aller au sommeil. Pour demain j'exige de toi la lucidité.

Je ne sais pas ce qu'il y a au dessus. J'ai été transféré ici de nuit. Je ne sais rien du paysage sur lequel se poseront tes yeux lorsque s'ouvriront les portes de l'ascenseur et lorsqu'aura cessé l'éblouissement. J'ignore quel horizon t'inviter à la course. Mais que ce soit plaine ou désert, mer ou forêt, montagne ou rivage de fleuve, qu'importe ? Quoi que ce soit écarquille tes yeux, ouvre tes oreilles, promène tes mains sur les rochers, le sable et les longues herbes afin d'éprouver le frémissement du monde. Rencontre la fraîcheur en laissant couler l'eau du torrent au long de ton pied nu. Il importe peu que les cailloux te blessent pourvu que la douleur rappelle le monde à ta conscience. Sois attentif.

Si ta course te conduit à un rivage dénude toi et descend doucement vers la mer pour y immerger ton corps et ton visage afin d'en chasser la torpeur et de laver ton regard. En revenant sur la grève garde toi d'essayer les gouttes qui courent sur ta peau, laisse le soleil les illuminer et te couvrir de bijoux. Offre-les à la faim du soleil qui n'en laissera que le sel dont le goût surprendra ta langue si tu lèches ton épaule. Sache que c'est là la saveur même du monde.

Peut être déboucheras-tu soudain sur les ruines d'un ancien village. De ceux que nous habitons lorsque nous vivions à la surface. Un village construit de pierre et de terre. Tu verras en son centre une maison plus belle, plus grande et plus haute que les autres. Pénètres-y un instant avec calme, en te souvenant que des hommes venaient prier là autrefois, quand nous étions encore dignes de marcher sur deux pattes. Souviens-toi de cela, même sans comprendre ce que signifie prier. Il importe peu de t'expliquer car, de toutes façons, tu prieras demain, sans le savoir, lorsque s'ouvriront tes bras pour étreindre le monde. Demain l'eau qui te recevra sera l'eau de ton baptême. Demain sera ta communion solennelle à la vie de l'univers. Demain seront tes saintes noces avec la nature. Et le couchant sera ton extrême onction.

Car c'est à un mort, tu m'écoutes bien, c'est à un mort, disais-je qu'ils devront apprendre qu'il est dangereux de se pencher sur la corolle des fleurs. Que l'eau des sources fraîches ne peut se boire. Que le soleil brûle. Que le vent rend fou. C'est à un mort qu'ils devront arracher le serment d'aberration du monde.

Adieu mon fils. Ne perd pas une syllabe de ce que te diront les vagues en venant s'écraser sur les rochers. Lis avec attention le livre des nuages et déchiffre patiemment les signes que les vers et les siècles ont gravés sur l'écorce des arbres. Tout cela te dira la même chose. Un seul et splendide mot que tu n'as jamais entendu prononcer et que, s'ils viennent par la suite à te soupçonner de le posséder, ils voudront t'extirper à tout prix, fussent-ils t'arracher ton cœur avec.

Adieu petit Hervé.

Adieu à toi aussi, ma femme. Notre fils est parti, à présent, et nous devons à jamais nous quitter nous aussi. Demain Hervé va naître, et demain il mourra. Et demain il va vivre.

Vivre comme nous vivions avant qu'ils ne nous enterrent, de force et sans nul espoir jamais de revoir le soleil. Te souviens-tu ? Nous nous étions rencontrés sous l'accablant soleil du désert. Et je passais mes journées à l'ombre, sous la tente en poil de chèvre, la raima. Je me plaignais du soleil. Et lorsque tu me disais que c'était pêcher que de refuser quoi que ce soit du monde, même la canicule, je me moquais de tes paroles, de ce « Cantique du soleil » que tu me récitais.

J'étais loin alors de soupçonner même à quel point j'allais comprendre un jour, à quel point je serai puni de m'être moqué.

Nous étions dans le sud du Maroc, nomades parmi les nomades, promenant nos campements de Tan-Tan à Goulimine, de Goulimine à Tindouf et de Tindouf à Foum-el-Hassan. Je sais à présent que ce fut le seul moment heureux de mon existence. Si seulement je l'avais su alors lorsque, refusant de t'écouter, je pris la décision de notre retour en Europe. Il ne me reste à présent que le souvenir pâle d'un bonheur que j'ai vécu sans l'éprouver. Il ne me reste plus que le souvenir d'un rendez-vous à jamais manqué. Et c'est pourquoi j'ai supplié Hervé de ne pas manquer le sien, demain ; avec la Vie. Mille fois tu m'as répété que nous étions parfaitement bien dans ce désert que j'avais l'impardonnable stupidité de trouver morne. Cette vie que je trouvais ennuyeuse tu as pourtant essayé mille fois de me convaincre qu'un peu d'attention me suffirait pour que je n'en puisse plus épuiser les richesses. Mille et mille fois j'ai refusé de te croire. Tu m'as docilement suivi et je nous ai entraînés à notre perte. Et à la perte de celui qui devait naître quelques années plus tard.

J'ignorais alors que la richesse de la vie est dans sa sobriété comme l'éternité est dans l'instant. J'ignorais alors que la plus folle opulence n'était ailleurs qu'au sein du plus extrême dénuement. Les gestes des femmes habillées de noir, aux chignons élevés et aux lourds bracelets d'argent, ces humbles gestes quotidiens comme la patiente séparation des bons et des mauvais grains par exemple, je méprisais ces actes, loin de penser ce que je sais maintenant. Qu'ils avaient plus d'importance que les décisions d'un homme d'affaire dirigeant quinze usines ou que celle d'un chef d'Etat. J'ai vu l'essentiel et je ne l'ai pas aimé. Nombreux sont ceux qui m'ont demandé de venir et de les suivre. Et je ne les ai pas écoutés les laissant partir seuls vers la Joie.

Contre toutes tes supplications les plus pressantes, j'ai cédé au mirage de la richesse occidentale. Aux mythes de l'efficacité, de la technique, du confort que l'on nous proposait là-bas. Et, dès que j'ai eu tout possédé j'ai su que ce tout n'était rien et que j'avais abandonné ce qui était tout.

En ce moment même, peut-être, là-bas, une femme berbère élève-t-elle son chant jusqu'au faite des palmiers. Peut-être l'oasis d'Asrir toute entière vibre-t-elle du rythme haletant de la Guedra. Rythme d'un cœur essoufflé par une si folle course aux

cotés de la vie. Et c'est pour nous faire oublier ce chant, cet hymne de sérénité enthousiaste qu'ils nous assourdissent de leur musique de fer et de hurlement.

Peu à peu ils ont remplacé nos vrais besoins par des faux. Une à une ils ont transformé nos exigences, en créant même de superflues. Il leur fallait écouler la fausse monnaie de leur fausse existence. Puis, ce remplacement de besoins et cette création de fausses nécessités effectués, ils nous ont interdit le monde, la nature. De peur que nous ne reprenions goût à la vérité et que nous n'abandonnions leurs joujoux inutiles.

« Interdiction de sortir de la Ville »

Ils ont bâti des murs, ils ont enterré la ville. Tout d'abord, pour justifier cela, ils ont prétexté la protection de la nature. Elle était en danger, il fallait la sauver. Et, par décret du ministre de l'environnement, ils ont fermé le monde comme ils avaient fermé Lascaux vingt-cinq ans auparavant. Et nous avons cru cela. Ca devait être provisoire...

Maintenant apparaissent de nouvelles générations auxquelles l'on cache la Terre, de nouveaux enfants auxquels l'on cache leur mère. Ceci afin que rien ne subsiste dans l'homme qui ne soit une machine à désirer, à désirer sans cesse et sans jamais tout à fait assouvir ses désirs.

Et les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que des drogués qui attendent leur dose, puis s'endorment, puis de nouveau s'installent, hébétés, dans la folle impatience d'une imbécile volupté. Tous les soirs, des boîtes de nuit de la Ville (il n'y a pas de nuit dans cette cité du néon mais il reste des boîtes de nuit) l'on extrait sur des civières les corps évanouis de dizaines de jeunes qui ont dansé jusqu'à l'épuisement total afin d'oublier qu'ils étaient eux-mêmes.

Hervé est mort, physiquement mort. Je préfère cela.

Ils l'ont tué parce qu'il avait cueilli une fleur et qu'il avait voulu l'introduire dans la Ville
pour me la montrer.

MORTE RIVE

Plus la moindre vague. Seul un dégoûtant clapotis indique la nature liquide ou, plus exactement, sirupeuse de cette étendue noirâtre qui, un jour, fut la mer. Plus de flux ni de reflux, la lune étant bien incapable de remuer aussi peu que ce soit cette masse lourde, glauque et flasque. Ignoble plage, rive infecte et puante. Ça et là une bulle de boue éclate, libérant d'insoutenables miasmes.

Un bras de poupée émerge de la fange, levé dressé, comme lançant -mais à qui ? -quelque lamentable appel au secours. Dans le noir, un bras de poupée fait des signes désespérés au néant.

Il faut monter sur les collines, vers les Montagnes Noires, pour accéder à la lumière ; il faut franchir cette épaisse croûte de vapeurs sombres, d'émanations acides, de fumées et de poussières. Les ténèbres sont totales. Seuls, au dessus du clapotis quelques feux follets éclairent sporadiquement un spectacle tel qu'un homme en hurlerait de rage.

D'innombrables squelettes en maillot de bain se prélassent sur la plage, abrités d'un soleil inexistant par des parasols décolorés.

VIVE - RIVE

« Toutes les paroles se laisseront. On ne pourra plus parler. Mais l'œil ne se rassasiera pas de voir. »

Ecclésiaste I.8.

..... parasols décolorés.

J'aperçois la silhouette dénudée d'une femme, là-bas, au-dessus des dunes. Une femme vivante.

Je me croyais le dernier. Mais peut-être est-ce moi qui lui ai donné naissance. Elle arrive vers moi, lentement. Ses souples enjambées, les signaux que me font ses bras donnent à sa marche l'apparence d'une danse. Longue danse dans le silence. Doucement elle se penche, recueille du sable dans ses paumes, puis se redresse et, dans un tournoiement mesuré, le sème alentour.

Au fur et à mesure qu'elle approche, je sens naître en moi la certitude que, désormais, les orbes de ses seins m'éclipseront ce monde mort et la mort du monde. En moi les grains de sable que sème sa main deviennent étoiles, galaxies, univers. Et lorsque nos regards se posent en un même point ils suscitent des merveilles là où était l'horreur.

Nous ne parlons pas. Nous regardons. Nous savons trop tout deux que des paroles, des paroles et pas assez de regards ont été causes de la Mort. Nous savons que ce n'est pas des mots que réclame la vie et que seuls de longs et passionnés regards peuvent, eux, raviver les couleurs des parasols. Sous nos yeux clairs, sous la pureté de notre regard le cadavre du monde devient beau.

Elle se penche à nouveau et tire de la fange la poupée qui se noyait. Sans le moindre dégoût. Avec l'infini Amour d'une femme qui réinvente l'acte d'être Mère. Et je m'agenouille devant cette mise au monde. Par ce geste elle a rendu à cette boue qu'était devenue la mer son statut éternel de limon des origines.

Je regarde ses yeux et j'y décèle l'étrange reflet d'un soleil qui n'existe pas encore dans le ciel. Nous ne survivons plus. Nous commençons à vivre. Tous les trois.

Ensemble nous ouvrons et fermons nos yeux. Et chaque nouveau regard nous révèle une nouvelle vie qu'il a fait jaillir. Une neuve splendeur.

A quoi bon lui demander son nom je sais qu'elle s'appelle Eve ?

A la première page de tes lèvres, Eve, j'ai lu le titre de ma joie et de celle du monde.

Et nos gestes d'Amour réveillèrent les gestes d'amour de l'écume et du sable. Les rythmes reprirent haleine. Et revint la lumière vive. Et cria notre bébé.

Il y eut un soir, il y eut un matin.

TROP TARD POUR VIVRE

La Santé, le 3 décembre

« Ma Chérie,

L'on m'accorde dix minutes pour t'écrire ces quelques mots qui te resteront comme derniers souvenirs de moi. J'ai hésité, je te l'avoue, à profiter de ces instants de sursis qui, retardant mon supplice, ne font que me rendre les choses plus insupportables encore. Tout à l'heure j'avais hâte qu'on en finisse. Mais depuis que je suis à cette table, je me sens parfaitement calme. J'ai beaucoup de choses à te dire.

Je rêvais que nous nous promenions tous les deux dans la campagne, je rêvais à ta main qui serrait la mienne, je rêvais à tes lèvres, aux mots qu'elles prononçaient, je rêvais aux arbres, aux oiseaux, à leurs nids et à leurs chants. Puis un corbeau se posa sur une branche, juste au dessus de nous. Il se mit à croasser « Soy-ez...cou-ra-geux...cour-a_geux...soy-ez...cour... ». J'ouvris les yeux, je vis un homme près de moi et, derrière lui, des silhouettes floues. « Soy-ez...cou-ra-geu...eu...eu. » disait l'homme me secouant doucement, sa main sur mon épaule. Je me retournais, grognant qu'on me laisse dormir encore, et puis, d'un coup, je compris et me levais droit sur mon lit. Je reconnus le visage de mon avocat et puis ceux des autres, mon gardien, le directeur, le curé, l'avocat de la partie civile. Ca y était donc ! ils venaient m'arracher à mon rêve, ils venaient m'arracher aux oiseaux, aux arbres, à tes sourires, pour toujours... « Allez, mon cher, soyez courageux ». « Oh, ta gueule toi, tu ne trouves pas que c'est facile, non, ta petite chanson ? Je serais curieux de savoir la bouille que tu ferais si c'était moi qui, un beau matin, venais te taper sur l'épaule pour t'emmener voir « la veuve » en te demandant sérieusement d'être courageux. T'as pas le sens du ridicule, ma parole ! » Il se tût. Ils avaient tous l'air embêté, profondément gênés. Le gardien me donna mon paquet de vêtements. « Habille-toi, allez... ».

Habillé, je les suivis dans les longs couloirs de la Santé. J'étais bien réveillé maintenant. Je tremblais de froid et de peur. Il était quatre heures du matin : il faisait nuit. Tout en marchant, obsédé et terrifié par l'idée que, dans à peine une demi-heure, je ... je m'efforçais de me sentir intensément vivre. J'étais attentif aux battements de mon cœur, à mon souffle, au contact de l'air sur mes joues. J'étais attentif à la Vie : je La remarquais, subitement comme une épouse que l'on a longtemps ignorée et dont on découvre tout à coup les charmes, au moment même où elle vous quitte.

A l'instant où je t'écris ces lignes il n'est pas un gramme de ma vie qui échappe à ma conscience. Je fume ma dernière cigarette. J'en savoure la fumée, je suis son parcours jusqu'à mes poumons, je jouis de la brûlure qu'elle leur occasionne. Je sais que jamais encore je n'ai été au monde. Le bout incandescent de la gauloise me fascine. J'admire, j'adore, je suis en sueur et j'idolâtre ces gouttes chaudes qui dégoulinent de mon front. J'ai toujours été absent à la Vie ou c'est Elle qui n'était pas là. Je dormais en mangeant,

en travaillant, en me promenant, en pleurant, en riant, en écrivant, je dormais, oui, en t'aimant. Je n'ai fait que dormir.

J'ai ta photo sous les yeux. Jamais je n'ai remarqué que tu étais si belle. Même lorsque je t'ai vue pour la première fois ! Décidément j'ai toujours loupé mes rendez-vous avec la Vie.

Le drame le plus terrible, vois-tu, ce n'est pas que je vais mourir, non, c'est que je vais faire connaissance avec la mort dix minutes seulement après ma première rencontre avec la Vie.

Tu te souviens.... ? Je gueulais après la vie : « Chienne de vie ! Saloperie d'existence ! » Pardonne-moi, ma Vie, de t'avoir insultée sans t'avoir jamais vue, pardonne-moi, je ne connaissais de toi qu'une copie décolorée. Ah si j'avais su que tu étais si admirable ! Tout est admirable, tout, il suffit de regarder. Mon Amour, je vais mourir mais ma dernière volonté est que tu vives, vraiment de toutes tes forces. Ne néglige rien, sois ouverte à chaque objet, à chaque mouvement, à chaque signe du monde. Dis-toi bien qu'il n'y a rien sur terre qui ne soit beau, passionnant, enthousiasmant. Ce mégot écrasé est sublime, ce carrelage sale, la froide lumière de cette ampoule nue qui pendouille, la tête de pauvre type de ce gardien qui me fait signe qu'il va être temps que je m'arrête, tout, tu m'entends, tout est sensationnel, unique. Même le sordide, même la souffrance, tout est transfigurable car tout est trace de vie. Le plomb gris de ta petite vie quotidienne et bête, transforme-le en l'or pur de la Vie. Je te demande de vivre avec passion, avec Amour. Je bois mon verre de rhum à ta santé, je t'embrasse, je t'aime. Ne dors pas comme je l'ai fait, réveille-toi, il est temps, pour toi. Adieu. »

Dieu que la guillotine est belle sous la neige !

LE DON DE LUMIERE

Je me meurs, notaire. Un mal ignoble me grignote les cellules, une à une, tranquillement. Dans trois semaines au plus je signerai ma dernière toile. Aussi je te prie de prendre note et d'écrire ici le testament du peintre. Je n'ai plus au monde que ma douce fille. Je lui lègue ma maison, ma maigre fortune et les quelques tableaux, les plus beaux, que je lui ai mis de côté. Mais écoute surtout ceci :

Je reviens de Marrakech où j'avais été me reposer. Là-bas sur la grande place pleine de monde où il était seul, j'ai vu un aveugle. Un aveugle unijambiste qui se cognait la tête contre les murs, qui criait contre la vie et qui luttait contre la mort. Vivant d'aumône, il psalmodiait sa quête au son d'un tambourin. La plainte du tambour accompagnait celle de celui qui ne voyait plus. La plainte montait, montait, plus haut que les plus hauts minarets. La plainte disait :

« Vous qui voyez,

Vous qui voyez mes doigts caresser le tambour

Vous qui voyez bouillir et trépider

Gémir et réclamer tous ces gens sur la place

Vous qui voyez les yeux de la femme voilée

Vous qui voyez Les singes sauter, cabrioler

Comme des enfants gais

Vous qui voyez la neige vieillir le front ridé de l'Atlas géant

Vous qui voyez les merveilles d'Allah le Tout-Puissant

Vous qui voyez celui qui ne voit plus

Vous qui voyez

Ecoutez ;

Et donnez. »

Donnez. Je n'avais rien à donner à ce pauvre homme. En larmes je m'approchai de lui et lui pris la main. Nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de paroles, nous nous appelâmes frères. Je lui dis que j'étais peintre, tout à la fois dompteur et amant de la lumière, de la beauté. Et nous discutâmes longuement de monde, du soleil et de Dieu. Le soleil n'avait jamais été pour lui qu'un éblouissement informe, qu'une source de souffrance, mais il savait néanmoins le vénérer et en parler avec tendresse et désir. Il désirait le jour, sans espoir mais avec ardeur. Moi, enfant, maître ou plutôt serviteur de la lumière, je discutais avec l'esclave des ténèbres. Jamais je n'ai su aussi intensément qu'alors ce que voulait dire nuit, nuit éternelle. Jamais je n'ai aussi bien compris pourquoi d'antiques civilisations rendaient un culte au soleil et adoraient le feu. Et moi, moi dont le métier, la raison de vivre précisément de donner à voir, de donner à admirer, de proclamer sans cesse la splendeur de l'univers, moi je ne pouvais rien offrir à cet homme. Les trésors que je dispense, le vermillon, l'ocre, le bleu de cobalt, la terre de Sienna brûlée, le jaune de cadmium, les touches légères qui rendent l'éclat d'un regard, les glacis subtils qui

voilent et révèlent, tout cela, tout cet or était pour lui vil métal sans valeur. Quelle foi avait cet homme de croire en la magnificence du monde ! Quel mérite avais-je de la si bien saisir ,

Et si j'étais moi-même devenu subitement aveugle... ? Va-t-en pensée terrible, je ne veux pas te garder en moi plus longtemps. Vade retro, va, fuis ! Moi, aveugle..... Mais ce n'était qu'un cauchemar rapide. Juste de quoi pleinement apprécier mon incroyable bonheur. La chance inouïe qui était mienne d'avoir en mon visage deux globes délicats et mobiles, précis et en parfait état de fonctionnement, chance, chance dont j'avais un peu honte alors, tout en étant ivre. Voir, regarder, admirer, s'émerveiller, écarquiller les yeux, saisir les nuances, discerner les plus légers mouvements, être ébloui jusqu'aux larmes ou, au contraire, mettre sa main en visière pour distinguer les détails, cligner des yeux pour mieux percevoir les contrastes, les jeux subtils de l'ombre et de la lumière, tout cela m'était privilège royal, grâce de Dieu, incroyable bonheur. Et, en cet instant précis, assister au fabuleux spectacle que m'offrait la place Djémaa-el-fna s'emplissant à flots de l'or rose du couchant. Ah remercierais-je jamais assez mon Dieu pour tout cela ? Oui, je pourrai remercier, et je venais de découvrir comment. Joie, je pourrai montrer ma reconnaissance ! Avant de le quitter, je fis serment à l'aveugle de lui faire le plus beau des cadeaux.

C'est pourquoi, notaire, je te prie d'écrire qu'à Abd-el-Rani, mendiant sur la place Djemaa-el-Fna, Marrakech, Maroc, je lègue mes deux yeux qui devront être prélevés immédiatement après ma mort. Mais, plus que mes deux yeux, ce que surtout je lui donne c'est le monde. Abd-el-Rani, je tiens ma promesse. Je te lègue le soleil et ses teintes d'aurore, les sourires d'enfants et les visages des femmes, les nuances des fleurs, la sobre noblesse des roses, les tons éclatants du désert, la verte promesse des oasis, l'impeccable azur du ciel de ton beau pays, la flamme dont la lumière danse sur vos rires lorsque, à la nuit, vous vous réunissez en cercle pour évoquer vos peines et vos joies. Abd-el-Rani, les yeux que tu auras dans tes orbites sont ceux d'un peintre, c'est-à-dire d'un homme qui n'a jamais considéré le monde qu'avec amour et ferveur. Ce sont des yeux qui se sont toujours refusé obstinément à voir ce qui était laid ou mal, ce sont des yeux propres. Je ne les aurai jamais donnés à n'importe qui, il importe en effet de ne pas les profaner. Mais je sais que tu en seras digne, toi qui m'as parlé du soleil avec tant de tendresse, sans l'avoir jamais vu.

LE BERGER DE MYCENES

Je suis berger, berger à Mikine, Mycènes si vous préférez. Autrefois j'tais ce qu'il est convenu d'appeler 'un bien curieux personnage ». Je sillonnais la Grèce, à pied, un filet à papillon dans une main, Thucydide et Xénophon dans l'autre, cherchant à la fois des espèces rares de lépidoptères et la topologie exacte des champs de bataille de la Grèce antique. De temps en temps j'envoyais de pédants rapports aux poussiéreux instituts d'entomologie et de polémologie antique de l'Université de Paris. J'étais un excentrique, en somme. Je devais constituer un peu banal souvenir de voyage aux touristes qui m'avaient rencontré au hasard de leur route dans une auberge de Janina ou dans les monastères-nids d'aigle des Météores. Mais si ces mêmes touristes me rencontraient maintenant à Mycènes ils ne manqueraient pas de constater que mon état ne s'est pas amélioré, loin de là.

Voilà maintenant bientôt quatre ans que j'ai perdu tout intérêt pour les guerres médiques, que je suis devenu le pâtre de quelques chèvres et moutons, que je n'adresse plus la parole qu'à moi-même, que je suis hirsute, en haillons, le visage buriné à un tel point que jamais on ne pourrait croire que je ne suis pas grec. Souvent je dévale les pentes des collines à toute allure, en hurlant comme un sauvage. Ou bien je reste de longues heures, immobile, debout, dans l'attitude singulière que Xénophon attribue à Socrate lorsqu'il méditait. Mais moi je ne médite pas, non, je regarde une fleur osciller doucement sous si peu de vent que je me plais à imaginer qu'elle bouge d'elle-, de sa vie propre. Je regarde se déplacer mon ombre autour du vivant gnomon que je constitue. Mon ombre fait le tour de moi-même. Je suis un cadran solaire fiché au sommet des monts de l'Argolide. Au grand scandale des blocs cyclopéens j'introduis le temps dans cette terre vouée à l'éternité. A des kilomètres à la ronde je suis connu pour être l'innocent du village. Car, comme tous les innocents de tous les villages du monde, je suis farouchement heureux. Le soir, quand mon ombre s'allonge à l'infini sur le rose-orangé du monde je sens l'enthousiasme de vivre pénétrer en moi en longues et lancinantes vagues qui me font frissonner. Au petit matin, alors que je visite mes ruches ma tête bourdonne plus encore que les abeilles tant me prend l'envie de me dresser face au ciel et de crier ma joie. Le guide explique alors aux touristes : « Ce n'est que le fou qui hurle ». Et de leur expliquer l'aventure qui m'a fait perdre la raison.

Cela commença donc il y a quatre ans. En avril. J'étais au pied de la fabuleuse acropole, courant après les ailes rouges et blanches d'un papillon. Les ruines que menaçait un orage étaient encore plus tragiques et grandioses qu'à l'accoutumé. Plus que jamais Mycènes devenait la cité du gigantisme, de l'or et du sang. Et, sans trop d'imagination, l'on pouvait croire que les monstres allaient revenir sur les lieux de leurs crimes. Face à la masse sévère des murailles contrastait la légèreté en robe rose d'une petite anglaise qui folâtrait loin de ses parents, cueillant des coquelicots (nulle part sans doute les coquelicots ne sont plus rouges qu'en Grèce et nulle part en Grèce ils ne sont plus sanglants qu'à Mycènes). Tant de futilité scandalisait dans ce cadre dramatique où l'on ne pouvait rien imaginer d'autre que les atroces assassinats des Atrides. Une telle

innocence se présentait ici comme un sacrilège. Et ce devait en être un, car brusquement, dans un vacarme tel que l'on eût pu croire revenus les temps homériques de colères de Zeus, la pluie éclata et la foudre fondit sur la robe rose. Il n'avait fallu à l'univers qu'un instant pour réparer l'injure, pour carboniser le fin coton, la chaire potelée et les cheveux blonds. La fausse note avait été éliminée de cette symphonie pathétique. Sous l'olivier torturé, sur la terre aride ne gisait plus maintenant qu'un amorphe petit tas noir.

Je fus sûrement aussi foudroyé que la petite fille, mais à l'intérieur. C'est au sein de ma vie, de ma conscience, que tomba l'éclair. Jamais jusqu'alors je n'aurai même soupçonné que la mort pût frapper aussi vite une vie aussi vive, interrompre si imprévisiblement un avenir si certain. Couper un tel élan à ses raines même. Habitué à vivre dans l'Histoire, à parcourir les siècles, j'avais la folie, non de me croire éternel bien sûr, mais de vivre comme si j'avais été tel. De ne point m'imaginer mortel, immédiatement mortel. Désormais je sais que la foudre.... Je vis désormais avec l'heureuse conscience que ma vie est susceptible de s'interrompre dans la seconde. Je regarde Mycènes en face, je regarde la mort les yeux dans les yeux, sans crainte, avec reconnaissance. Car je suis né de l'orage et je rends grâce à l'éclair d'avoir illuminé ma vie en jetant tant de ténèbres au-delà de mon présent.

Je suis le berger que vous verrez sur la montagne qui fait face à Mycènes. Le berger que vous regarderez à la jumelle et que vous pourrez entendre hurler de joie, en tendant bien l'oreille, le soir sous la voie lactée. Il hurle de joie de voir se détacher une étoile, de la voir traverser le ciel et confirmer ainsi ce qu'il soupçonne de la vie de l'univers. Je suis le berger fou. Le berger qui se tait parce que vous ne souffririez pas d'entendre ce qu'il aurait à vous dire, à savoir que rien ne rend plus vivant que la conscience même de la fragilité de la vie. Que rien peut-être ne donne plus d'enthousiasme à vivre que l'incertitude que cet instant, cet instant là est unique et que plus jamais il ne se reproduira, pas même dans des milliards de milliards d'années. Rien ne nous jette mieux au cœur du présent que l'ignorance de l'avenir. Rien ne réjouit plus profondément l'âme que cette passionnante certitude ! je ne peux rien connaître de la seconde qui va suivre. Elle sera neuve, radicalement, absolument nouvelle. Et, quoiqu'elle contienne, même la souffrance, elle sera bonne. Un tel savoir est plus qu'une science, plus que la sagesse même. C'est la lucidité.

Qu'ils voient mal Mycènes ces touristes qui pensent voir Corinthe demain !

LA PETITE FILLE QUI SAUVA LE MONDE

A Mahi Decroix qui m'a inspiré cette petite histoire, avec toute mon Amitié

J'étais un ami de la famille et j'aimais à leur rendre visite, surtout les jours où mon moral n'était pas très haut. Alors j'aimais discuter avec eux de poésie, de peinture ou de musique. Et puis je savais que, régulièrement, un moment venait où la petite Nathalie se mettait au piano pour ma plus grande joie. Mes soucis s'envolaient alors immédiatement, la vie me devenait simple et resplendissante.

Ce jour là, le premier d'un hiver qui s'annonçait rigoureux, je m'étais levé avec une foule d'embêtements d'ordre professionnel et familial, le temps gris et froid n'arrangeait rien, quant aux journaux ils ne parlaient que de graves risques d'un conflit mondial. Peu avant, j'allais donc rendre visite à ma jeune virtuose. Après que j'eus échangé quelques mots avec sa maman, cette dernière voulait, interprétant ou inventant, au gré de son inspiration. Le plus souvent elle partait d'un thème classique puis semblait s'en détacher par surprise pour mieux y revenir un peu plus tard, et elle l'enveloppait, le cernait, l'embrassait, le promenait en de fantastiques paysages musicaux. Je me laissais aller à ses radieux sortilèges, charmé par ces petits doigts de neuf ans, je sombrais en un état de béatitude profonde, à mi-chemin entre les larmes et l'exubérance. Et sa Maman la regardait avec un bon sourire, fière de celle qui pouvait ainsi effacer d'un visage les traces de pas d'une vie souvent impitoyable. « Je crois que Nathalie a un bout de ses mains de quoi arracher des larmes au diable lui-même » me dit-elle doucement tandis que sa fille portait son thème en des cimes accessibles à elle seule, en une étourdissante apothéose finale.

Peu après l'on sonna à la porte. C'était un de mes amis, m'annonça-t-on, « Un de mes amis... ? Me disais-je alors qu'il entra. Je n'ai jamais vu cet homme là, qu'est-ce que c'est de cette histoire ? » Et pourtant plus je le détaillais, plus il me semblait que la dureté de ces traits, l'immobilité de ce visage, l'éclat implacable du regard m'étaient en fait assez familiers. « Je me suis présenté comme un de vos amis, Monsieur, me dit-il en me serrant douloureusement la main, je vous prie de bien vouloir m'en excuser si cela a pu vous paraître un peu cavalier. Mais je suis un peu, sinon l'ami, du moins le compagnon de tout le monde, en un sens ». La Maman de Nathalie ouvrit alors de grands yeux étonnés et inquiets. Cet homme, je dois le dire, commençait à m'indisposer moi-même non seulement à cause de sa façon de s'introduire chez autrui, mais surtout pour des raisons plus profondes que je ne parvenais pas à découvrir. Aussi fus-je certainement le moins étonné de tous lorsque, d'une voix que nous ne sommes pas prêts d'oublier, il prononça ces incroyables paroles, inoubliables elle aussi :

« Il y a quelques instants, Madame, vous venez de dire que la musique de cette enfant pourrait arracher des larmes au diable lui-même. N'est-ce pas ? Bien... Je relève le défi.

En effet, je suis Satan, le Grand Insensible, le Grand Indifférent, Celui qui reste sans sueur, ni frisson lorsque, sous influence, mille jeunes enfants sont égorgés sous ses yeux, celui qui n'a jamais rien admiré, celui qui n'a que le néant en action là où vous avez le cœur. Joue ? Délicieuse enfant, joue et essaye donc d'arracher une larme à celui qui en a fait verser des océans sur la terre et qui n'a jamais su qu'éclater de rire lorsqu'il passait près d'une femme en détresse et qui tenait dans ses bras le cadavre ensanglanté de son bébé. Va, joue la moi ta musiquette, et si une seule larme coule le long de mes joues en béton je m'engage à cesser toute activité sur terre. Je ne risque rien. Par contre, si, comme c'est fort probable, tu ne parviens qu'à m'amuser ou à m'endormir, alors qu'il te faudra me donner ta fraîche petite âme. »

A la fin de ce discours insensé nous étions tous au bord de l'évanouissement. Seule, Nathalie avait gardé ses couleurs, elle considérait notre hôte avec un air bizarre, semblant se demander quel était ce plaisantin qui venait lui tenir de si ridicules propos. N'ayant rencontré le mal qu'en de rares et brèves occasions elle ne pouvait, bien entendu, le reconnaître. Heureuse Nathalie qui ne soupçonnait rien !

Sa Maman la regardait d'un air angoissé sous lequel je pouvais néanmoins reconnaître une terrible intensité d'amour, de confiance, de foi en sa petite fille. Elle joignit ses mains pour prier, tandis que Nathalie s'installait à son piano, le regard déjà loin de cette pièce et des maléfices. Elle allait retrouver sa musique, sa chère musique, le reste, la récompense comme la menace, elle s'en souciait fort peu n'y comprenant rien. Elle ne savait qu'une chose : un « invité » était là ; venu pour l'écouter, il fallait qu'elle donne le meilleur d'elle-même.

Elle commença. Les premières notes s'échappèrent du gros piano à queue. Je reconnus « l'appassionata ». Je regardai le pan de granit vautre dans son fauteuil. Dès les premières mesures il prit le sourire ironique du « Monsieur auquel on ne la faisait pas ». Désespéré, je détournais les yeux. Et pourtant c'était beau, ça y est, elle était partie. La musique coulait de ses doigts, en cascade fraîche. « L'appassionata » se muait un imprévisible hymne à la joie, à la joie d'avoir neuf ans et de ne rien savoir du monde hormis les leçons des poupées, des fleurs et des baisers de Maman. Ses yeux étaient clos, elle souriait aux anges alors même que le Diable était là qui la regardait. Elle prenait son temps, posait doucement ses doigts sur le clavier, lente, calme, paisible, sûre d'elle-même, s'appliquant sans le laisser deviner. Elle s'habillait de sa musique, vivait en elle, créait des êtres sonores, des accords doués d'une âme. Et puis, elle s'en faisait des amis, discutait avec eux, leur donnait sa vie, son espoir. Elle balançait lentement la tête, l'abaissant somme pour se recueillir, puis la relevant avec énergie et souplesse, assumant alors pleinement ses forces créatrices, les recensant. Ce qui se passait alors entre la musique et elle semblait d'ordre strictement privé. J'avais l'impression d'être de trop, d'assister à une conversation intime entre deux amants. Mes yeux s'ouvraient subitement à tous les simples secrets du monde, si simples qu'une petite fille pouvait en susciter les réponses. Réponses qu'une foule de vieux savants rancis s'acharnaient à découvrir par des méthodes infiniment trop difficiles pour laisser espérer la moindre

chance. Et la simple, la puérile symphonie de l'Amour continuait de se développer. Avec précision et assurance, Nathalie donnait naissance à des harmonies qui ne cessaient de parler de bonheur et de totale joie. Jamais je ne l'avais entendue se donner aussi complètement, jamais je ne l'avais vu jouer une musique aussi pure, aussi dépouillée, aussi naïve et aussi radieuse. A travers mes yeux embués je ne voyais plus rien, rien que.... mais oui, c'était bien un rayon de soleil qui avait traversé l'épaisse croute grise des nuages pour venir transfigurer les vagues de sa chevelure blonde. Un rayon de soleil pour elle toute seule, sur ses cheveux, son visage de sainte en dialogue avec Dieu, ses mains d'où naissait le miracle.

J'entendis un sanglot à mes côtés. Mon Dieu, je l'avais oublié, Lui, l'Infâme. Me retournant pour le regarder, je découvris avec stupeur un vieillard rabougri, en larmes, agonisant, suppliant Nathalie de continuer de le laisser mourir d'un sentiment qu'il n'avait jamais ressenti et dont il fallut lui dire qu'il s'appelait « Amour ». Elle avait gagné, elle avait terrassé l'Insensible, l'Aveugle, la Brute Basaltique. Sa musique d'enfant en avait fait un vieillard débile et hurlant à l'Amour. Le Diable crevait.

Brusquement nous sentîmes que le Mal s'évaporait du monde. De la rue, désormais ensoleillée à jamais, ne nous parvenaient plus que des rires, des paroles de paix et des cris de joie ?

Selon son habitude, la petite Nathalie nous salua et courût caresser son ours en peluche.

LA ROSE DE TINHERIR

Quelle contenance prendre pour aller rendre visite à un excellent ami qui vient de perdre sa femme et ses deux jeunes enfants dans un accident automobile ? Je déteste les visites de condoléances, je n'ai rien d'un consolateur et ai beaucoup de mal à pleurer en compagnie. Pourtant il est de mon devoir d'ami d'aller soutenir Bernard dans cette épreuve. Telles sont, alors que je suis à sa porte, attendant qu'il vienne m'ouvrir, les pensées qui m'occupent.

J'ai déjà vécu des moments étranges dans ma vie, plus surprenants les uns que les autres, mais ce que je vois en ce moment dépasse tout et me fait douter un moment de la simple réalité de l'existence. La porte s'ouvre sur un Bernard souriant. Il est épanoui, son visage est lumineux, sa poignée de main vive et franche. Si j'avais le moindre doute sur le profond amour qu'il portait à sa femme et à ses enfants je le soupçonnerais à l'instant d'avoir scié la direction de l'Austin. Mais non, ce n'est pas possible. Alors ? S'il n'est pas un assassin, il n'y a plus qu'une explication, il est fou. Ce drame l'aura complètement détraqué. Enfin jamais, pas même le jour de son mariage, je ne lui ai vu une telle expression de félicité. Il était d'un naturel plutôt sérieux, frisant même légèrement la neurasthénie. En raison des circonstances, je m'attendais à le voir effondré, désespéré, prêt à toutes les bêtises, et je le trouve plus béat qu'un enfant de huit ans le matin de Noël. Je suis très inquiet.

Comprenant mon désarroi, il me fait asseoir au salon, nous sert à tous deux un apéritif corsé puis, devenant un peu plus sérieux, entreprend de me raconter une histoire que j'ai encore du mal à croire tant elle est belle. Histoire que je me dois de vous livrer, de livrer à votre méditation.

« Alors mon vieux, tu ne comprends pas, hein ? Peut être vais-je te rassurer si je te dis que moi-même.... Non, je ne suis pas fou ; ce que je vais te dire est quasiment incroyable, mais je ne suis pas fou. Tu t'attendais à me trouver plus bas que tout et c'est un Bernard calme et heureux qui t'apparaît. Plus bas que tout, je l'étais, en effet, il y a quelques heures. Déchiré, rongé par la douleur, scandalisé par l'injustice de cet absurde accident. Dans le ciel de ma vue les nuages noirs s'accumulaient rapidement, m'interdisant le plus ténu rayon de soleil, me bouchant l'horizon, déroband tout chemin à ma vue, me laissant seul, sans nulle part où aller, immobile, prostré. Nouveau Job tendant le poing au travers du brouillard demandant des comptes à une Providence folle. Dans ce silence, dans ce néant et cette cruelle indifférence de l'univers, devant un avenir désertique, je n'eux plus qu'un désir, qu'une aspiration : une balle dans la tempe. Terminer ce jeu insensé que l'on osait appeler vie, jeter les cartes. J'avais le révolver en main je le chargeais lorsque... ».

Son regard partit un peu dans le vide. Il voulait d'abord pénétrer seul dans cette zone de sa mémoire qu'il allait me dévoiler.

« Dis ça t'ennuierait de continuer. Tu te crois dans un feuilleton ? Tu chargeais ton arme, et puis... ? L'Archange Gabriel te l'a enlevé des mains en te disant qu'il ne fallait pas jouer avec ça, ou quoi ? » « Oui, je vais poursuivre. Excuse-moi une minute, je reviens ; »

Il sortit un court instant. De retour vers moi, il me demanda de tendre la main et y déposa délicatement une rose fanée depuis très longtemps.

- « Tu vois, c'est à cela que je dois la Vie. »
- « Ecoute, tu viens de me donner l'assurance de ta santé mentale. Je veux bien te croire, mais si tu continues il va me falloir toute ma bonne volonté pour ne pas en douter. Serais-tu assez aimable pour m'expliquer ce que ces débris végétaux, qui furent peut-être une rose sous les mérovingiens, viennent faire dans ton histoire. »
- « Ne t'impatiente pas, j'y viens. Mais il va me falloir faire un long détour. Tu te souviens de mon séjour au Maroc, il y a six ans, peu avant mon mariage ? J'avais passé un long moment à Tinhérir, au confluent des vallées du Todra et du Dadès. Une oasis splendide, coincée entre le Haut et l'Anti-Atlas, une broche d'émeraude agrafée sur la terre aride et rouge. J'y coulais des jours calmes, avide seulement de lumière et du parfum des roses. A Pâques, la vallée du Dadès fleurit ; ses milliers de roses marient leur couleur à celles des palmiers, du pisé ocre des maisons, et de l'imperturbable sérénité du ciel. De ces roses les autochtones tirent des essences rares ainsi que de l'alcool. Leur parfum est plus profond, plus enivrant que celui des nôtres. Si je te parle de ces roses c'est parce que le Caïd m'en donna une, à mon départ, en signe de gratitude. J'avais en effet sauvé la vie de son fils dans des circonstances qu'il me serait trop long de t'expliquer là.

Quelques heures avant mon départ, il vint me trouver, une splendide rose en bouton à la main. Je me souviens encore de ses paroles.

« Mon Cher ami, tu as sauvé la vie de mon fils bien-aimé. Grâce à ton courage il est maintenant en bonne santé, à mes côtés, heureux. Loué sois-tu et loué soit Allah le très-puissant et miséricordieux. Besm'ellah elroham elrahim ! Nous te devons tout. Aussi permets-moi de te faire ce petit présent. Tu vas rire et dire que c'est là une bien piètre récompense à tes bienfaits. C'est une rose, mais c'est aussi beaucoup plus qu'une rose... Accorde-moi de ne pas t'en dire plus. Prends-en bien soin. Change souvent l'eau dans laquelle tu la déposeras... Peut-être un jour te souviendras-tu de moi et découvriras-tu que je ne me suis pas moqué de toi, contrairement à ce que tu peux légitimement croire à présent. Adieu, mon ami. Que Dieu protège ta route et le sentier de ta vie. Et peut-être nous reverrons-nous un jour... Inch'Allah... ! »

De retour chez moi, en France, mon premier souci fut d'acquérir un petit vase de cristal pour fleur unique afin d'y disposer ma rose. Ma rose qui avait fort bien supporté le voyage. J'en pris grand soin. Les jours s'écoulaient et, à ma grande stupéfaction, loin de se faner elle demeurait obstinément en bouton. Elle me semblait devenir plus belle

chaque jour, ses pétales resserrés paraissaient cacher quelque insondable secret. Les énigmatiques paroles du Caid me revenaient en mémoire lorsque je la contemplais : « Beaucoup plus qu'une rose... ne pas t'en dire plus..... je ne me suis pas moqué de toi. » Elle était à la place d'honneur, près de mon lit, dans un petit coin où je disposais les quelques objets ayant valeur sentimentale ou spirituelle à mes yeux. Petite tablette que j'appelais « mon oratoire ». Rappelant la rose de Damas par sa couleur et son parfum, elle évoquait les roses dites « Coppélia » par sa forme sobre, fière et racée. De jour en jour, refusant énergiquement de s'épanouir et, à plus forte raison, de dépérir, elle me devint de plus en plus chère, de plus en plus mystérieuse. J'en vis à ne plus douter de ses possibilités surnaturelles. Je tentais d'écarter ses pétales, délicatement, pour découvrir le calice, persuadé qu'il contenait quelque charme. Mais je ne découvrais que d'autres pétales, qu'un autre corset, que d'autres inviolables remparts dont elle cachait son cœur. L'on aurait dit... Mais non, une rose ne se compare à rien, ne ressemble à rien d'autre qu'à elle-même. Une rose est un univers en soi, qui ne renvoie à rien d'autre qu'à elle-même. Une rose est un univers en soi, qui ne renvoie à aucun autre, un univers clos, parfait, qui s'est développé autour d'un embryon inaccessible, centre qui semble être celui même du Cosmos. L'organisation des pétales autour de ce centre n'évoque-t-elle pas, en effet, celle des galaxies autour du noyau des grandes nébuleuses spirales ?

Immortelle ? Éternellement fraîche, éternellement en bouton, elle fut, pendant six ans, mon principal objet de contemplation. Je lui rendais visite de temps en temps, je méditais en sa compagnie, réfléchissais devant elle à mes soucis du moment. Sa beauté, sa pureté, sa simplicité me furent de précieux conseils. Elle fut pour moi une discrète confidente, une tendre amie. Une amie qui me sauva la vie au sacrifice de la sienne.

J'en arrive à ce matin. Au sein de ma douleur, avant de me supprimer, je voulus jeter un dernier regard à ma rose, lui dire au revoir, ou plutôt adieu ; Alors que je pénétrais dans ma chambre, je fus littéralement suffoqué par son parfum, plus puissant, plus envoutant que jamais. Lorsque je posais les yeux sur elle, je la vis comme vibrer, puis, lentement s'épanouir, pétale après pétale, se dépliant, s'ouvrant à moi en un geste d'amour. Cloué par la stupéfaction, j'assistais sans respirer à ce lent dévoilement, comme lorsque adolescent, l'on regarde pour la première fois se déshabiller une femme. J'attendais que la corolle se soit complètement ouverte, afin de pouvoir enfin contempler son cœur, le cœur de ma rose, le cœur du monde. Le cœur même de la Vie. Je découvris le calice, les innombrables étamines, les styles et le fier pistil qui se dressait comme une antenne. Ce n'était qu'un cœur de rose mais c'était beaucoup plus..... Ce parfum m'avait saoulé, mon revolver glissa de mes mains, je sombrais en un état second. En vérité, j'étais au centre du Tout. J'entendais toutes les voix du monde, toutes les musiques, je voyais tous les visages, connus ou inconnus ; j'étais témoin de la fébrile agitation universelle, je saisis tous les mouvements des molécules comme ceux des étoiles, tous les rythmes fondamentaux, toutes les formes, simples ou folles, de la nature ; je comprenais les enchaînements inéluctables du processus universel, j'étais là d'où tout part et là où tout revient. La Vie, j'étais en plein centre de la Vie et j'accédais ainsi à la compréhension du

plus compliqué, le plus compliqué mais, en fait, le plus simple, le très simple, le simple par excellence. Du lichen aux protubérances solaires tout me devenait familier, fraternel, admirable. Je n'étais plus coincé bêtement entre les deux infinis, j'en tenais un dans chaque main. Une voix qui était un mélange de la voix de ma femme, de celle du vieil arabe qui m'avait donné la rose, et de toutes les autres voix des hommes et des anges, une voix me clama : « Pourquoi te tuer ? Ne connais-tu point maintenant l'illusion de la mort ? Ne sais-tu point maintenant que rien n'est mort et que tout, absolument vit ? Nous tous qui te parlons nous sommes morts, comme vous dîtes ici. Mais ne crois pas cela. Nous baignons dans la Vie, dans un degré supérieur de vie dont, même à présent, tu ne peux avoir idée. Vis, réjouis-toi. Aime. Admire. Mon âme exulte le Seigneur. Alléluiah ! Alléluiah !

Et sonnaient les cloches, et sonnaient les trompettes. Je ne savais plus où j'étais. J'étais et cela suffisait. J'étais, je vivais, je vis. Tu te rends compte, mon vieux, je vis, je vis, nous vivons. Mais tu imagines un peu ce que ça veut dire ? Vivre.